

*Faculté de Droit et de Sciences politiques*



# CLASSES, CONSCIENCE DE CLASSE ET " CLASSE POLITIQUE "

Marc JACQUEMAIN - Promoteur

Pierre VERJANS- Lecteur

Patrick ITALIANO- Lecteur

Mémoire présenté par **Maxime Counet**  
en vue de l'obtention du grade de *master* en Sciences  
politiques à finalité administration publique

*Année académique 2013-2014*

*Avant toute chose, nous tenons à témoigner de notre reconnaissance à Marc Jacquemain,  
pour sa présence et son soutien au cours des treize derniers mois ;*

*Il en va de même Pierre Verjans et Patrick Italiano, pour leur disponibilité et leurs conseils  
avisés ;*

*Nous remercions également Marie Véronique Mignon pour sa relecture attentive ;*

*Florence et Jean Counet, Dimitri Pilawski, Robin, Tanguy et Jérémy Stassart, Dominique  
Leemans, pour leur soutien et leur accueil indéfectibles ;*

*Igor Pilawski-Counet, parce que, naïtre, c'était fameux ;*

*Jehan Brasseur, Alain Daneel et Etienne Stassart, pour la formidable expérience ;*

*Thomas Lesuisse, pour l'ensemble de son œuvre ;*

*Enfin, nous ne saurions rendre grâce à Isalyne Stassart, sans qui rien de tout cela n'aurait eu  
autant de saveur –comme de pertinence et d'éclat. A toi, merci infiniment.*

INTRODUCTION.....	4
PARTIE I : LA CLASSE, OBJET PROTÉIFORME.....	6
1) Désaffection.....	8
2) De l'utilité d'une définition.....	10
1.1 Marx, marxistes et rapports de production.....	12
1.2 Erik Olin Wright, Pouvoir et exploitation.....	15
1.3 Bourdieu et performativité des sciences sociales.....	17
3) Deux classes ?.....	19
2.1 Tenir compte de la classe moyenne.....	20
2.2 La question de l'exclusion.....	22
PARTIE II : CONSCIENCE ET IDENTITE.....	24
1) Conscience.....	25
2) L'importance de l'organisation.....	27
3) Mesure et unilatéralité de la conscience.....	29
4) Identité et Conclusion.....	31
PARTIE III : LA « CLASSE » POLITIQUE ?.....	35
1) Classe politique et rapports de production.....	36
2) Classe politique et autorité.....	39
3) Classe politique et identification.....	41
CONSIDERATION FINALES.....	44
Quand parle-t-on de « classe politique » ?.....	44
Quelle limitation?.....	45
Quelle analyse de classe pour la catégorie politique ?.....	46
Quel intérêt ?.....	47
CONCLUSION.....	50
REMARQUES METHODOLOGIQUES.....	51
BIBLIOGRAPHIE.....	52

# INTRODUCTION

À l'heure où bon nombre de sociologues s'emparent à nouveau du domaine de l'étude des classes sociales, poussant Frédéric Lebaron à intituler un article « L'éternel retour du "retour des classes sociales " », il semble nécessaire de rafraîchir la notion, si pas en lui apportant des modifications substantielles, au moins en la resituant le plus clairement possible.

Qui dit « retour », naturellement, dit départ, éclipse, désaffection. Les sciences humaines et l'analyse de classe, nous le verrons, ont été en délicatesse au cours des trente dernières années, en vertu d'une certaine homogénéisation progressive de la société d'après-guerre. Pourtant, des études sur l'évolution de la répartition des richesses tendent à démontrer qu'un patrimoine donné mène le propriétaire à voir son capital croître plus vite que l'amélioration des conditions salariales de ceux qui ne possèdent que leur force de travail ; permettant au premier de dominer de manière toujours plus sensible<sup>1</sup>.

Si les inégalités ne sont pas en cause, c'est la réflexion autour des classes qui peine parfois à convaincre. L'enchevêtrement de termes nouveaux, qui constitue une réalité tant idéologique que scientifique, conduit le lecteur à ne percevoir qu'une version diluée de l'analyse de classe traditionnelle, désormais lestée d'une série de concepts malaisément employables –au premier rang desquels se situent la classe moyenne et les exclus.

Nous aimerions, et ce sera là la finalité de notre analyse, nous intéresser à une notion moins discutée ; celle de « classe politique ». Celle-ci est présente dans certains discours, essentiellement médiatiques, sans qu'une affiliation à une structure de classe particulière, ni même à une réflexion de classes ne soit attestée. Si elle permettra surtout de poser un regard synthétique et critique sur l'analyse de classe au sens large, la question à laquelle nous essayerons de répondre est la suivante : selon quels critères le personnel politique professionnel pourrait-il constituer une classe ?

Pour ce faire, nous commencerons par poser les bases d'une définition des classes sociales. En effet, nous détaillerons le désintérêt dont elles ont souffert, rendant nécessaire l'émergence d'une nouvelle définition, que nous tenterons de dégager, en partant de concepts

---

<sup>1</sup> T.PIKETTY, « Le capital au XXI<sup>ème</sup> siècle », pp.941-945

et d'auteurs clés. Ensuite, nous réaménagerons la notion de conscience, tantôt oubliée, tantôt négligée, afin de poser les bases du principe d'identification. Nous consacrerons enfin la dernière partie de notre travail aux atours que la classe politique peut revêtir, et nous nous risquerons ainsi à exposer en quoi elle pourrait –ou non – être considérée comme un concept audible.

# PARTIE I : LA CLASSE, OBJET PROTÉIFORME

Classer, c'est diviser un groupe en différents sous-groupes. La définition minimale et intuitive de la classe pourrait se trouver exprimée en ces termes. Quand l'analyste ordonne, discrimine, distingue, il crée des groupes qu'il peut qualifier de *classes*.

De manière générale, quand on pense classe, on pense classe sociale renvoyant aux différentes manières dont une société peut se voir fracturée.

Pour autant, s'agissant de classes sociales, la littérature scientifique et l'usage commun attachent plus de sens que la seule division d'un groupe humain en sous-groupes. L'analyse de classe (s')accompagne fréquemment<sup>2</sup> (d')une structure de classe, du souhait d'expliquer une culture partagée<sup>3</sup> et d'une vocation à bouleverser le rapport de force et à tendre vers le changement politique.

S'il est une chose que nos lectures nous ont enseigné, c'est que toute question de définition est arbitraire. La classe semble renvoyer à des caractéristiques spécifiques pouvant varier selon les époques et auteurs. Notons qu'il existe d'autres mots désignant une fraction d'un groupe social. Ces unités de classement ne manquent pas, entre strates, castes, catégories – et nous en oublions. Pour fluidifier la lecture, nous ne nous attarderons pas sur un travail de définition précis de chacun de ces vocables. Retenons simplement que la caste, au même titre que l'ordre, est un objet social se caractérisant par une hérédité presque imperméable et ne laissant aucune marge à la mobilité, qui reste une possibilité – soit-elle marginale – s'agissant de classes. La catégorie ne désigne quant à elle qu'une unité d'analyse ne demandant pas à se voir emparée par les sujets qu'elle entend regrouper et se délimitant par des bornes théoriques ou chiffrées librement établies par le chercheur.

C'est là découvrir toute l'ambiguïté du concept. En réalité, les articles et ouvrages relatifs à l'abandon, la renaissance ou encore le bienfondé de l'analyse de classe évoquent deux objets différents, parfois de manière simultanée. D'une part, les divisions d'une société

---

<sup>2</sup> D'aucuns objecteraient qu'il est malaisé d'entamer un travail d'une certaine ampleur en jetant des caractères minimaux jugés uniquement « fréquents ». Sur le fond, nous ne saurions donner tort à ceux-là, si ce n'est en répondant que cette imprécision est au principe de notre réflexion. La malléabilité du concept de classe sociale est telle que son application à un domaine particulier, en l'occurrence la distinction entre représentants et représentés, peut être directement rejetée selon certains critères et jugée tout à fait acceptable selon d'autres.

<sup>3</sup> Mode de vie et réflexes communs.

posées par l'analyste et, d'autre part, les groupes et mouvements sociaux qui s'en revendiquent. Quant à savoir quelle réalité précède l'autre, c'est à tout le moins compliqué. Le quasi-abandon du concept des classes par les sociologues durant les années quatre-vingt et nonante est tantôt conçu comme la suite logique d'une homogénéisation de la société ; tantôt pointé comme la perte de repères pour des groupes sociaux. Ceci est lié de près à la performativité de la sociologie que nous verrons avec Bourdieu. Le contraste entre les deux objets ne peut mieux s'illustrer qu'en cas de discordance entre les classes telles qu'analysées (disons selon le niveau de revenu, de diplôme et la catégorie socioprofessionnelle<sup>4</sup>) et mobilisées dans la société. Qui du sociologue ou du profane engagé détient les clefs de la structure de classe ? Autrement dit, le chercheur a le choix de faire primer l'identification, de conserver les facteurs jugés explicatifs et de mettre cette question de côté, ou étudier les deux réalités de manière distincte.

La classe sociale s'est imposée et est désormais chargée de sens variables. De la même manière, l'on peut constater à la suite de la seconde guerre mondiale l'émergence de la notion de classe moyenne, parfois étirée à outrance pour n'exclure que les plus riches et les plus pauvres<sup>5</sup>.

Nous aimerions également nous intéresser à une notion moins discutée, celle de « classe politique » comme classe à part entière. Celle-ci est présente dans certains discours, essentiellement médiatiques, sans jouir d'une définition communément admise.

Notre première tâche sera donc de situer plus précisément le concept de classe. Nous avons signalé que celui-ci a souffert d'une certaine désaffection entre les années 1980 et 2000. Nous amorcerons notre analyse par un passage en revue des motifs expliquant cette éclipse afin de mettre en lumière dans un second temps l'utilité et la nécessité d'un travail sur la définition. Nous nous baserons alors sur trois auteurs dont les théories sont caractéristiques de différents points d'entrée pour une nouvelle carte définitionnelle.

---

<sup>4</sup> Indicateur français, dont l'abandon marque le déclin de l'analyse des classes, pour Luc Boltanski p.421

<sup>5</sup> Voyez notamment G.ROUBAUD-QUASHIE « Une lutte des classes sans « classe ouvrière » ? », Mediapart, octobre 2013

## 1) Désaffection

L'intérêt pour les classes sociales, en sociologie ou en histoire<sup>6</sup>, a connu diverses fluctuations mais s'est décliné dans une foule de contextes différents au cours de ces deux derniers siècles. Il en résulte que [l]a riche et complexe tradition d'analyse de classe a produit une multitude de différentes définitions de classe<sup>7</sup>.

Plus encore, ces fluctuations se sont traduites par de véritables périodes de désaffection de la sociologie à l'égard de ce type d'analyse, simultanément à une mise en sourdine de la revendication sociale, du discours de classe.

La mise en sourdine de l'analyse de classe durant ces trente dernières années suit une période de transformation du salariat et des modes de consommation. L'élévation du niveau de vie des ouvriers et l'accès à la consommation de certains biens<sup>8</sup> alimentent le fantasme d'une homogénéisation des styles de vies et des rapports sociaux, regroupé dans une immense classe moyenne. Les « trente glorieuses » ont, à n'en pas douter, amélioré le quotidien des catégories ouvrières par rapport au début de l'industrialisation, mais il importe à Castel de distinguer la simple réduction des inégalités de l'homogénéisation des conditions de vie<sup>9</sup>, loin d'être atteinte. Ceci a pour effet de jauger les agents sur un même *continuum* et sur leur apport individuel. *Le discours dominant [est] orienté vers la reconnaissance de l'individu fondé sur la valorisation de l'autonomie et de la créativité personnelle, et sur l'idée générale que les rapports sociaux autoritaires et conflictuels d'antan ont laissé place à une négociation interindividuelle permanente et plus harmonieuse*<sup>10</sup>. Dans cette perspective, les conflits d'intérêts collectifs n'existent pas et, le lien entre contribution et rétribution étant individualisé, les privilèges d'un individu sont jugés légitimes et mérités<sup>11</sup>.

L'individualisation croissante des relations de travail s'explique également par la galopante multiplication des statuts permettant de moins en moins l'action collective. Les classes ouvrières seraient *dépossédées [...] par la généralisation et la diversification du*

---

<sup>6</sup> Voyez par exemple les « Considérations sur l'histoire de France » de l'historien libéral Augustin Thierry.

<sup>7</sup> S.RESWICK et R.WOLF, « The diversity of class analysis », p.7. Nous traduisons.

<sup>8</sup> Tels les téléviseurs ou les automobiles.

<sup>9</sup> R.CASTEL, *op.cit.*, p.368

<sup>10</sup> L.CHAUVEL, « Le retour des classes sociales ? », p.352

<sup>11</sup> M.JACQUEMAIN, « Le capitalisme opportuniste », in J.BEAUFAYS, p.61

*salariat*. Ceci se serait déroulé en deux temps. D'abord, le passage d'une société industrielle à une société salariale, ensuite, le démantèlement de celle-ci<sup>12</sup>.

Ceci s'accompagne aussi d'une responsabilisation grandissante des ouvriers, scellant la désuétude de la distinction entre les cadres et les exécutants, qui n'ont aucune espèce de mérite ou d'imputabilité quant à un objectif à atteindre<sup>13</sup>. Cette prise en compte du rôle décisif des ouvriers les engage plus facilement à se rallier aux mêmes objectifs que leurs employeurs. En effet, leurs infimes chances de profit s'oublient dans l'impression de contribuer à un dessein global<sup>14</sup>.

Au-delà de ces explications touchant directement aux modes d'organisation interne du groupe social, Sébastien Beaud rajoute un élément exogène : le *processus d'invisibilisation du groupe ouvrier* – il parle notamment de *disqualification des dirigeants ouvriers dans le champ médiatique*<sup>15</sup>.

*Cela ne veut pas dire que [la classe ouvrière] n'existe plus, ni qu'elle n'a plus d'importance sociale et politique [...], ce constat signifie seulement – mais, en même temps, c'est beaucoup – qu'elle a subi un recul social et politique qui a désamorcé la potentialité subversive qu'elle semblait porter*<sup>16</sup>.

A partir du moment où chacun se trouve inclus dans un même système, avec des aspirations semblables et sans référence à des intérêts de groupe, la fracture s'opère avec les exclus du système. Cette question sera traitée en détail, mais explique en partie la mise de côté de l'analyse de classe, ainsi que du discours de classe.

En procédant à cette nuance entre analyse et discours, nous mettons le doigt sur un facteur qui nous accompagnera tout au long de notre raisonnement. La classe est à la fois un objet analytique défini par le sociologue et un objet d'identification sociale. Cette dualité habilite le lecteur à dissocier l'identification de la classe et à comprendre en quoi l'on peut défendre l'affaiblissement de l'une et la persistance de l'autre. Il importe de remarquer dès à présent que ces deux facettes ne sont pas imperméables. Nous saurons nous en souvenir au moment d'aborder la performativité chez Pierre Bourdieu.

---

<sup>12</sup> R.CASTEL, *op.cit.*, pp.362-363

<sup>13</sup> L.BOLTANSKI, « Le nouvel esprit du capitalisme », p.432

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.40

<sup>15</sup> S.BEAUD, *op.cit.*, p.72

<sup>16</sup> R.CASTEL, « La montée des incertitudes », p.362

À ce jour, une série d'indicateurs d'inégalités sont plus alarmants que durant les années soixante, *âge d'or* de l'analyse de classe en sociologie française<sup>17</sup>, mais la conscience semble affaiblie structurellement et durablement<sup>18</sup>.

L'analyse de classe a tout intérêt à tenir compte de ce constat, en réfléchissant sur le rôle de la conscience et en se demandant si elle peut déterminer à elle seule des nouveaux objets d'études.

## 2) De l'utilité d'une définition

La désaffection passée pousse à l'interrogation. Quel concept retenir ? Pourquoi parler de classe et comment le faire ? Nous avons posé la question du personnel politique comme membre d'une classe, nous avons introduit par la mise en délicatesse de l'expression et l'opportunité de la rafraîchir, mais il nous faut d'abord situer les concepts. Cette partie sera dès lors consacrée à échafauder une définition de travail – ou, plus précisément, une carte définitionnelle de différents courants<sup>19</sup> – sur laquelle nous baserons la troisième partie.

Quels éléments retenir afin de parler de classe ? La première idée spontanée a trait au confort matériel, aux conditions d'existence. Il nous semble qu'une définition retenant la richesse comme seul élément déterminant ne pourrait amener qu'à une analyse grossière. L'intuition d'un échelonnement sur cette seule base amènerait à une gradation critiquable et que Marx et Weber réfutaient déjà<sup>20</sup>. Le premier inscrit la lutte entre classes comme moteur du changement entre et à l'intérieur de sociétés, là où le second souligne la différence entre classes possédantes et les autres, en termes de caractéristiques objectives influençant les chances de vie (traduction de *lebenschancen*) des hommes<sup>21</sup>.

---

<sup>17</sup> F.LEBURON, « L'éternel retour du « retour des classes sociales », p.282

<sup>18</sup> S.BEAUD, *op.cit.*, p.71

<sup>19</sup> Si l'ajout de l'adjectif « contemporains » était initialement prévu, il nous est apparu que certaines questions centrales aux discussions sur la notion de classes étaient déjà énoncées par Marx.

<sup>20</sup> E.O.WRIGHT, « Class Counts », p.9

<sup>21</sup> A.GIDDENS, « The Class Structure of the Advanced Societies », pp.41-42

Il semble donc naïf – voire grossier ? – de discriminer des groupes sociaux à partir du seul seuil de revenus ou de patrimoine, sauf à modeler une conception unidimensionnelle et prémarxienne des classes, ce qui est précisément ce que nous nous employons à ne pas faire<sup>22</sup>.

Il nous faut donc, à ce stade, retenir des éléments autres ; des fractions de définitions qui nous serviront dans un second temps de repères théoriques sur lesquels appuyer notre raisonnement relatif à la « classe politique ».

Ceci nous a demandé un travail de synthèse reposant sur une douloureuse sélection d'auteurs à mobiliser. Envisager de balayer l'intégralité des positionnements possibles ne pourrait déboucher, nous semble-t-il, que sur un tableau immense dont l'imprécision n'aurait d'égal que le manque de clarté. Nous concentrerons donc nos efforts sur trois critères : l'accaparement du surtravail, le pouvoir et la performativité de l'analyse ; critères que nous rattacherons respectivement à Karl Marx, Erik Olin Wright et Pierre Bourdieu. Le choix de ces critères s'explique comme suit. Toute l'analyse de classe se positionne *grosso modo* dans le sillage ou la critique de la vision marxiste. Ainsi, la centralité des relations de production est assumée par une large partie de la littérature. Nous nous pencherons donc sur la question dans le but de retirer la substance et l'intérêt de cette donnée. L'étude de l'autorité enrichit largement la réflexion, d'autant que Wright la traite de manière à éviter des écueils marxistes. Il est plus compliqué d'étiqueter l'apport de Bourdieu. En quelques mots, ses écrits permettent de relativiser l'inflexibilité de la tradition marxiste et de nous offrir une marge pour le développement de la notion de classe politique.

Ces auteurs nous permettent d'aborder – au moins – trois concepts clefs en analyse de classe. Nous ne saurions faire l'économie d'un passage en revue de la tradition marxiste et de l'explication nichée dans les rapports de production et l'appropriation du surtravail. Pour affiner, nous discuterons de l'importance du pouvoir en ayant recours au concept d'exploitation tel que décrit par Erik Olin Wright. Il nous restera ensuite à explorer la voie bourdieusienne, qui insiste sur la dimension pluridimensionnelle des relations et nous permettra d'appuyer notre intuition selon laquelle l'identification peut constituer un facteur déterminant pour l'étude des classes, ainsi que de présenter une réflexion sur la performativité des analyses sur les faits sociaux.

---

<sup>22</sup> Ceci ne remettant pas en cause des études conduites en observant des groupes constitués par tranche de revenus : il s'agit juste de ne pas parler de classe(s).

Aussi éclairants que ces auteurs puissent être, deux thématiques liées aux controverses contemporaines sur le nombre de classes restent à élucider : celles de la classe moyenne et des exclus. Nous nous interrogerons ainsi dans une partie distincte et donnerons quelques réponses aux questions de la classe moyenne et de l'*underclass*, que nous rapprocherons de la terminologie francophone d'« exclus ».

### **1.1 Marx, marxistes et rapports de production**

*La question à laquelle nous avons à répondre est la suivante : Qu'est-ce qui constitue une classe ? ou bien : Comment se fait-il que ce soient les ouvriers salariés, les capitalistes et les propriétaires fonciers qui forment les trois grandes classes sociales ?*

*A première vue, on pourrait invoquer l'identité des revenus et de leurs sources, et dire qu'il s'agit de trois grands groupes sociaux, dont les membres vivent respectivement du salaire, du profit et de la rente, c'est-à-dire de la mise en valeur de leur force de travail, de leur capital et de leur propriété foncière.*

*Mais si tel était le point de départ de la classification, les médecins et les employés, par exemple, formeraient également deux classes, car ils appartiennent à deux groupes sociaux distincts, dont les revenus ont la même source. Et cette subdivision irait à l'infini, en présence des séparations innombrables que la multiplicité des intérêts et la division du travail social créent parmi les ouvriers comme parmi les capitalistes et les propriétaires fonciers, ces derniers devant être groupés, par exemple, en propriétaires de vignobles, de terres labourables, de forêts, de mines, de pêches.*

*(Le manuscrit s'arrête ici).<sup>23</sup>*

Marx, dans un épisode plusieurs fois relaté<sup>24</sup>, n'a pas eu l'occasion de terminer ce dernier chapitre du *Capital* et donc de définir de manière systématique le concept de classe, pourtant central chez les auteurs qui se revendiqueront de lui.

Si le manuscrit s'arrête abruptement, il serait réducteur de nier toute définition marxienne, tant les classiques de Marx foisonnent de références au concept de classe. Ledit

---

<sup>23</sup> K.MARX, « Le Capital », Livre III, §7, chapitre LII

<sup>24</sup> Voyez notamment P.BOUFFARTIGUE et E.O.WRIGHT

foisonnement n'est pas sans poser un second problème. En effet, [c]hez Marx, le concept de classe est employé librement, sans définition formelle de ses attributs<sup>25</sup>, tant et si bien qu'il nous serait loisible d'appuyer tout un éventail de positions – parfois contradictoires – par des citations ou des raisonnements entiers issus de l'œuvre de Karl Marx. En près d'un siècle et demi, il va sans dire que les travaux ambitionnant de donner un et un seul sens à l'analyse de classe marxiste ont eu l'occasion de prendre des orientations variées et parfois irréconciliables<sup>26</sup>.

Nous poserons toutefois quelques principes, en nous gardant bien d'assurer, le lecteur l'aura compris, qu'il s'agisse là de la seule lecture possible, ni même celle qui emporterait notre préférence.

Nous tirerons des enseignements à partir du principe d'exploitation dans une relation de production, rendu possible par la propriété des moyens de production via la division du travail. Ce dernier point fera l'objet de nos réflexions à venir.

Selon Marx et ses successeurs, l'inscription de la classe dans les rapports de production ne fait pas l'ombre d'un doute. Weber empruntera la même voie, en liant tout aussi inextricablement les classes – *description de la manière dont les gens sont liés aux conditions de vie matérielles à la condition desquelles leurs interactions économiques sont régulées d'une manière rationnellement maximisée* – au marché<sup>27</sup>. Toutefois, la tradition parle de rapports de production pour souligner la dimension relationnelle qui oppose les classes. Cette relation est qualifiée d'exploitation, la qualité de vie et les intérêts communs d'une classe étant liés négativement aux intérêts d'une autre. En ce sens, les intérêts de deux classes en présence ne sont pas uniquement différents, mais opposés<sup>28</sup>.

A l'intérieur d'une société capitaliste, la distinction entre exploitants et exploités s'opère relativement à la propriété des moyens de production. Ensemble, le capitaliste – propriétaire des moyens de production – et le prolétaire – qui ne dispose que de sa force de

---

<sup>25</sup> A.GIDDENS, *The Class Structure of Advanced Societies*, p.26. Nous traduisons.

<sup>26</sup> A.GIDDENS et D.HELD, *Classes, Power, and Conflict*, p.3

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.722

<sup>28</sup> E.O.WRIGHT, « Rethinking, Once Again, the Concept of Class Structure », p.285

travail – illustrent une relation interdépendante qui fait naître des intérêts diamétralement opposés, attendu que chacun ne peut matériellement gagner qu’au détriment de l’autre<sup>29</sup>.

Nous ne saurions nous dispenser d’énoncer la division du travail, chaînon manquant entre propriété des moyens de production et opposition d’intérêts. En effet, ce ne sont pas les rapports de production en tant que tels qui expliquent la distanciation des intérêts en deux groupes mais bien le fait qu’ils impliquent la division du travail<sup>30</sup>.

Par l’inscription de l’analyse de classe dans les rapports de production, Marx continue son travail sur une structure de classe inamovible, dont la lecture recèle les clefs de compréhension de la société. Aujourd’hui encore, des auteurs, plus ou moins éloignés de son œuvre, reconnaissent la nécessité d’inscrire l’analyse de classe en relation avec la propriété et la distribution des revenus du travail<sup>31</sup>.

Il nous semble particulièrement intéressant, pour la suite de notre démonstration, de prendre nos distances avec ces principes, tout en conservant une part du raisonnement<sup>32</sup>. C’est en ce sens que la centralité des rapports de production chez Marx est nécessaire à notre réflexion.

Etant donné que nous questionnons la notion de classe politique et que la logique d’accumulation du surtravail – propre aux rapports de production – n’est pas directement transposable au personnel politique, nous retenons l’idée selon laquelle la division du travail est au principe de la divergence – voire de l’opposition – d’intérêts matériels entre deux classes. Plus fondamentalement, on ne pourrait parler de dominants et de dominés sans distinguer deux catégories d’acteurs. Ce truisme mérite une attention particulière, débouchant sur la réflexion de base visant à distinguer deux groupes – réflexion qui se trouve avancée par la division du travail.

Il nous semble utile de préciser la distinction faite entre classe-en-soi et classe-pour-soi, véritable fondement au principe de conscience de classe. Il y a une différence, dit Marx, entre une masse de prolétaires héritant d’intérêts et de situations communs par la domination

---

<sup>29</sup> D.DOLOWITZ et J.JOHNSTON, « Marxism and Social Class », p.135

<sup>30</sup> Quand bien même l’analyse se ferait hors rapports de production, ce qui serait le cas d’une analyse basée sur la classe politique.

<sup>31</sup> Voyez notamment P.VAN PARIJS, « A Revolution in Class Theory », pp.215-216

<sup>32</sup> Le centre de notre analyse vise les classes et non les rapports de production mais l’usage que Marx en fait met en lumière l’importance de la division du travail. A ce stade nous nous concentrerons donc sur la division du travail.

du capital – la masse forme une classe-en-soi et vis-à-vis du capital – et la classe-pour-soi – réunion de la masse dans le but d’entrer en lutte et de faire valoir des revendications<sup>33</sup>.

Si d’aucuns estiment que Marx s’attarde plus sur ce que peut faire la classe – à savoir atteindre la conscience et renverser celle qui domine – que sur ce qu’elle est<sup>34</sup>, c’est qu’il y voit le moteur du changement dans la société et entend donner une dimension globale à son raisonnement. En l’occurrence, le passage de classe-en-soi à classe-pour-soi n’est pas décrit<sup>35</sup>. Cependant, on peut comprendre que c’est par la conscience que s’effectue le passage de l’une à l’autre<sup>36</sup>. Nous prendrons une seconde fois nos distances, en rejetant ce présupposé qui sera mis à mal par notre passage revue des écrits de Pierre Bourdieu. Cette question sera encore largement discutée dans la partie de notre travail consacrée à la conscience.

## 1.2 Erik Olin Wright, Pouvoir et exploitation

Dans leur article consacré à la diversité de l’analyse de classe, Resnick et Wolff mettent en garde toute personne caressant l’ambition d’écrire sur le sujet d’estimer qu’il existerait une définition de la classe – même grossière – communément admise<sup>37</sup>. La multitude de caractéristiques humaines ouvre la possibilité d’une incalculable foule de classifications, les classes recouvrant divers composites. Il existerait une série de points d’entrée dans l’analyse de classe, parmi lesquels le confort/l’éducation/le prestige ou la propriété/le pouvoir<sup>38</sup>. Erik Olin Wright aurait emprunté ce deuxième point d’entrée (propriété/pouvoir). Selon lui, le capitaliste ne se contente pas de posséder les moyens de production et d’engager des prolétaires – autrement dit acheter leur force de travail, il les exploite<sup>39</sup>.

L’objectif de son travail a été de produire, à l’intérieur d’un cadre théorique marxiste, un concept de structure de classe utilisable à un niveau individuel et à un niveau d’abstraction

---

<sup>33</sup> K.MARX, « Misère de la philosophie », pp.115-116

<sup>34</sup> E.O.WRIGHT, « Class Counts », p.269

<sup>35</sup> Sauf par la négative, lorsqu’il s’agit d’expliquer que la classe paysanne française du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle ne constitue pas une classe-pour-soi en ce sens qu’elle ne jouit pas de la capacité d’organisation

<sup>36</sup> C’est en tout cas ainsi que ses héritiers l’expliquent

<sup>37</sup> S.RESNICK et S.WOLF, « The Diversity of Class Analysis : A Critique of Erik Olin Wright and Beyond », p.10

<sup>38</sup> S.RESNICK et S.WOLF, *op.cit.*, p.10

<sup>39</sup> E.O.WRIGHT, « Class Counts », p.20

relativement bas, n'entendant pas étudier les propriétés d'une société entière, mais les « emplacements » remplis par des individus qui déterminent la sujétion à des mécanismes sur les modes et choix de vie<sup>40</sup>.

Wright offre pour ce faire une version raffinée du concept d'exploitation ; concept-clef pour la compréhension de la nature des intérêts générés par les relations de classe<sup>41</sup>. Son modèle a été conçu de manière à éviter d'avoir à expliquer la – très complexe notion de surplus : l'exploitation est avant tout présentée en termes d'extraction et d'appropriation de l'effort<sup>42</sup>. La tradition marxiste a su mettre la focale sur le surplus, et même sur le fait que son appropriation distingue des classes, mais l'apport de Wright est d'insister sur le fait que c'est la relation de pouvoir entre capitaliste et prolétaire qui permet au premier d'exiger que soit produit plus que nécessaire pour la subsistance<sup>43</sup>. En se gardant de qualifier l'exploitation d'injuste, il se contente de parler *d'interdépendance antagoniste d'acteurs engagés dans une relation économique*<sup>44</sup>.

Prenant le manifeste du parti communiste comme référence, près d'un siècle et demi après sa publication, il estime que le concept marxien de classe est polarisé sur la notion de deux classes antagonistes, organisées et engagées dans une lutte pour la structure de classe elle-même ; logique dans laquelle tout le monde ne peut plus se retrouver. Wright et Marx écrivent dans des environnements sociaux bien différents<sup>45</sup>, et le premier se doit de sortir des classes prolétaires, capitalistes voire de propriétaires fonciers, pour poser un regard plus neuf sur des situations précises. Nous détaillerons plus loin cette question, qui n'est pas soulevée par le seul Erik Olin Wright<sup>46</sup>.

Plutôt que de multiplier les classes, Wright va mettre en avant ce qu'il appelle les *positions contradictoires*. Le *manager* est membre de la classe capitaliste en dominant ses subordonnés, mais appartient à la classe prolétaire étant donné qu'il doit vendre sa force de travail pour vivre. Il s'agit de la tension entre les relations de propriété et les relations d'autorité : ils sont dominants mais exploités. Ceci constitue une ouverture pour parler de formation de classe. Wright explique que l'appartenance sera déterminée par les processus

---

<sup>40</sup> E.O.WRIGHT, « Rethinking, Once Again, the Concept of Class Structure », pp.272-275

<sup>41</sup> E.O.WRIGHT, « Class Counts », p.10

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.16

<sup>43</sup> *Ibid.*, pp.15-16

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.10

<sup>45</sup> En réalité, les deux principaux ouvrages d'Erik Olin Wright –*Class* et *Class counts*– sont publiés durant la période marquée par une désaffection de l'analyse de classe, dont nous discutons plus tôt.

<sup>46</sup> A partir de la page 18

sociaux éventuellement traduits en actions, laissant une ouverture aux dimensions politiques et idéologiques.

Ce que Wright retient pour se revendiquer de la tradition marxiste, c'est que la classe ne se limite pas à une entité d'analyse dessinée arbitrairement par le théoricien. L'utilisation du concept de classe entend décrire des mécanismes qui existent indépendamment de la théorie<sup>47</sup>. Nous ne manquerons pas d'appuyer plus loin l'idée selon laquelle la dimension politique des classes mérite une étude à part entière.

### 1.3 Bourdieu et performativité des sciences sociales

Pour Pierre Bourdieu, la classe est définie par toute une série de données ; certaines très classiques – les revenus, la profession, le niveau d'éducation – et d'autres beaucoup moins – la *sex-ratio*, la distribution dans l'espace géographique et par tout un ensemble de caractéristiques auxiliaires. Le seul positionnement dans les rapports de production ne suffit pas à expliquer une culture commune de classe. [Elle] *n'est pas construite par une propriété, ni par une somme de propriétés, ni davantage par une chaîne de propriétés mais par la structure des relations entre les propriétés pertinentes qui confère à chacune d'elles [...] leur valeur propre*<sup>48</sup>. Bourdieu dégage ici un espace pour l'analyse de classe en dehors des rapports de production. Ce parti pris, au sujet duquel la tradition marxiste semble indéboulonnable, constitue un obstacle à toute ambition d'une analyse de classe élargie à d'autres champs.

Bourdieu estime que la tradition marxiste a tendance à privilégier les substances au détriment des relations<sup>49</sup>.

L'apport de Bourdieu tient également aux précisions qu'il donne quant à ce qu'on pourrait qualifier de « différents degrés de finition » d'une classe. Nous nous proposons d'en faire la synthèse, Bourdieu ne les ayant jamais présentés ensemble<sup>50</sup>. Intéressons-nous donc à

---

<sup>47</sup> E.O.WRIGHT, « Rethinking, Once Again, the Concept of Class Structure », p.278

<sup>48</sup> P.BOURDIEU, « La distinction », p.113

<sup>49</sup> P.BOURDIEU, « Espace social et genèse de classe », p.3

<sup>50</sup> En effet, les *classes objectives et mobilisées* sont à trouver dans *La Distinction* alors qu'il faut se référer à *Espace social et genèse de classe* pour les *classes probables*.

ce qui se rapproche d'une « échelle bourdieusienne » en distinguant les *classes probables*, les *classes objectives* et les *classes mobilisées*.

Les *classes probables* ou *logiques* visent les *ensembles d'agents occupant des positions semblables qui, placés dans des conditions semblables et soumis à des conditionnements semblables, ont toutes les chances d'avoir des dispositions et des intérêts semblables, donc de produire des pratiques et des prises de position semblables*<sup>51</sup>.

La *classe objective* correspond à un ensemble d'agents, placés dans des conditions d'existence homogènes et possédant un ensemble de propriétés communes, qu'elles soient *objectivées* ou *incorporées*<sup>52</sup> – ces dernières étant par ailleurs appelées *habitus de classe*<sup>53</sup>.

Enfin, la *classe mobilisée* concerne l'*ensemble d'agents rassemblés sur la base d'homogénéité des propriétés objectives [...] en vue de la lutte destinée à sauvegarder ou modifier la structure de la distribution des propriétés objectives*<sup>54</sup>.

Plus léchée que le diptyque « classe-en-soi/classe-pour-soi »<sup>55</sup>, la réduction des classes-en-soi aux classes probables et objectives<sup>56</sup> souligne le fait que la socialisation – le partage d'un *habitus* de classe – n'intervient qu'à certaines occasions et n'est pas automatiquement issue des conditions de vie matérielles. La classe objective étant ici d'une certaine façon comprise comme le second pan de la classe probable. En effet, si l'on fait abstraction des détails et que l'on prend simplement en compte la structure du raisonnement, l'on peut dire que la classe-en-soi pose l'existence d'une classe dès lors que certaines conditions sont réunies. La classe probable envisage la possibilité d'une classe en présence de ces mêmes conditions. Enfin, la classe objective observe que ces conditions ont bel et bien amené à une classe. La classe mobilisée, quant à elle, correspond à la classe-pour-soi de Marx : il s'agit d'un groupe conscient et prêt à entrer en lutte.

D'autre part, Bourdieu insiste sur la performativité de l'analyse des sciences sociales. Une large part de la contribution bourdieusienne concernant les classes porte sur le rôle du théoricien, qui, par ses catégorisations, peut structurer les espaces sociaux. Ceci pose la

---

<sup>51</sup> P.BOURDIEU, « Espace social et genèse de classe », p.4

<sup>52</sup> P.BOURDIEU, « La Distinction », p.112

<sup>53</sup> Il convient toutefois de distinguer *habitus* et analyse de classe, qui sont deux concepts différents. Cependant, il nous semble que le second a pour ambition (et pour principal intérêt) de donner des explications sur l'origine du premier.

<sup>54</sup> P.BOURDIEU, « La Distinction », p.113 (note subpaginale 6)

<sup>55</sup> Dont la distinction est, nous l'avons vu, amenée à disparaître au gré d'une prise de conscience

<sup>56</sup> P.BOURDIEU, « What makes a social class », p.9

question de l'existence matérielle, objective des classes en tant que groupes structurés avant l'analyse dudit théoricien. La nature politique des écrits de Marx fait passer une vision de l'esprit comme une réalité sociale. Il suffirait donc de déterminer des jalons encadrant la définition de groupes pour estimer que ceux-ci existent réellement, sans égard aux dynamiques existantes dans la société étudiée.

En sophistiquant la description des classes conscientes ou non et en laissant une marge à la nature des relations individuelles, pouvant être atteinte par le travail du sociologue, Bourdieu ouvre une brèche en faveur de la notion d'identité de classe, qui fera l'objet de notre seconde partie.

### 3) Deux classes ?

A ce stade, il nous semble opportun de disserter sur la question du nombre de classes en présence.

La contingence caractérisant le passage de la classe probable à la classe objective voire à la classe mobilisée amène, selon nous, à quelque répercussion matérielle : des classes, fractions de classes objectives ne recouvrant elles-mêmes les classes probables que de manière parcellaire, peuvent se créer, si pas tous azimuts, au moins en nombre.

L'imagerie du grand choc entre *prolétaire et capitaliste, maitres et compagnon, seigneur ou serf*<sup>57</sup> en sort écornée.

Mais l'on peut se demander si Marx lui-même souscrit entièrement à cet imaginaire. Fait-il le choix d'une classe capitaliste en lutte avec une classe prolétaire ? Son *18 Brumaire* évoque *toutes les classes et tous les partis* unis dans le parti de l'ordre en face de la classe populaire<sup>58</sup>, laissant entendre l'existence d'un nombre plus important de classes –chez les dominants, mais aussi à l'intérieur-même de l'appellation générique de « classe populaire ». Eric Olin Wright dira que, bien que Marx aborde et décrive un total de douze

---

<sup>57</sup> K.MARX et F.ENGELS, « Le Manifeste du Parti Communiste », p.51

<sup>58</sup> K.MARX, « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte », p.22

classes, il ne semblait pas intéressé à l'idée d'en établir une carte rigoureuse<sup>59</sup>. Il est tout à fait intéressant de constater la nature politique du *18 Brumaire*, qui a donc un statut particulier et diffère logiquement d'autres traces.

Nous tenons donc à évoquer deux phénomènes remettant en question la dualité des classes : la classe moyenne et les exclus.

## 2.1 Tenir compte de la classe moyenne

Si ce mémoire a l'ambition d'éclairer et de qualifier l'usage du vocable « classe politique », une autre expression s'est imposée dans les champs politiques, scientifiques et médiatiques ; celle de la « classe moyenne ». Celle-ci peut être entendue comme témoin (au même titre que toute classe intermédiaire) de la mort de la lutte, comme catégorie neutre ou encore comme corps social « hésitant », en d'autres termes – ceux de Chauvel, nous avons ici affaire à un *syntagme polysémique* [qui] *pourrait signifier tout et son contraire*<sup>60</sup>.

En anglais, la chose n'est pas plus limpide, puisque que la *middle-class* se rapprocherait d'une « classe du milieu »<sup>61</sup>. En adoptant le concept marxien polarisé sur la notion de relations antagonistes<sup>62</sup>, Eric Olin Wright s'interroge sur la possibilité de se situer « au milieu » d'une telle relation<sup>63</sup> ; mettant ainsi en exergue l'inadéquation de l'expression. Nous ne prendrons pas le temps de chercher à répondre à cette question, mais nous profitons de la remarque visant la classe du milieu pour nous demander si la terminologie francophone ne va pas gommer jusqu'aux vestiges d'une situation conflictuelle.

Même si l'on refuse le vocable « classe moyenne », il existe toute une série d'individus dont la position sociétale rend difficile une insertion tant parmi les dominants que chez les dominés – le même auteur juge à tout le moins délicat de qualifier un médecin ou un

---

<sup>59</sup> E.O.WRIGHT, « Classes », p.7

<sup>60</sup> L.CHAUVEL, « Le retour des classes sociales ? », p.33

<sup>61</sup> L.CHAUVEL, *op.cit.*, p.334

<sup>62</sup> Voyez les premières lignes du Manifeste du parti communiste.

<sup>63</sup> E.O.WRIGHT, « Classes counts », p.xxvii

professeur d'université de « prolétaire », tout en ne pouvant pas leur accorder la position de dominant dans une relation d'exploitation marxiste<sup>64</sup>.

En effet, si l'on considère qu'acheter le temps de travail d'autrui demeure le principal clivage<sup>65</sup>, une série d'acteurs ont un statut hybride ; l'exemple des managers de Wright, illustration des positions contradictoire et repris par ailleurs<sup>66</sup>.

Une autre façon d'envisager les choses est de laisser paraître la classe moyenne comme l'indispensable soutien, la « tête pensante » de la classe ouvrière. *[L]e véritable malheur des [...] bouleversements de la structure sociale est toujours logé dans la classe moyenne, centre de gravité au sein duquel se définit et s'organise idéologiquement l'opposition au système ancien et la définition d'un système nouveau*<sup>67</sup>. Ceci explique, selon Todd, les « aménagements » nécessaires à la théorie de Marx entrepris par Lénine –par l'entremise du Parti– et Gramsci –par la conquête idéologique du Pouvoir<sup>68</sup>.

Nous pouvons toutefois nous demander si l'usage de l'expression traduit vraiment une réflexion si avancée. Il nous semble avant tout que la classe moyenne demeure un solide moyen de nier le conflit de classe. Pour reprendre les mots d'Eric Maurin, *[d]'un bout à l'autre du spectre politique, l'usage de la notion, très extensive, de « classes moyennes » y range une large majorité de la population française, en n'excluant que les très riches et les très pauvres. Ce tour de passe-passe permet de faire croire que les antagonismes de classes sont périmés et que la presque totalité de la société française possède des intérêts convergents*<sup>69</sup>.

---

<sup>64</sup> *Ibid.* Notons que les possibilités classiques de traduction française de *working class*, classe « prolétaire » ou « ouvrière », rime avec un statut professionnel, ce qui la rend moins élastique encore.

<sup>65</sup> L.CHAUVEL, *op.cit.*, p.337

<sup>66</sup> S.RESNICK et R.WOLF, *op.cit.*, p.12

<sup>67</sup> E.TODD, « Après la démocratie », p.216

<sup>68</sup> *Ibid.*

<sup>69</sup> E.MAURIN, «Les politiques fantasment une classe moyenne qui n'existe pas», Mediapart, 24/01/2012

## 2.2 La question de l'exclusion

Autre « dépassement » de la catégorisation par classe, la question de l'exclusion<sup>70</sup>, *non classe par essence*<sup>71</sup>, mérite notre intérêt. Dans cette optique, la véritable figure de l'injustice ne serait pas la domination mais l'exclusion, soit l'incapacité de contribuer<sup>72</sup>, de quelque manière que ce soit, à la société ou l'un de ses sous-ensembles – nous pensons aux classes, également espaces de socialisation.

Il existe par ailleurs une littérature anglo-saxonne foisonnante sur l'*underclass*<sup>73</sup>, qu'il nous semble opportun d'assimiler aux « exclus ».

En quoi les phénomènes d'exclusion ne peuvent-ils pas se ranger aux côtés des phénomènes de domination classique ? En ce qu'ils constituent des manifestations de la différence et non de l'agglomération sociale<sup>74</sup>. Les « exploités » sont, en effet, devenus des « vulnérables » ou de simples « malchanceux » du système<sup>75</sup>, quelles que soient les raisons pour lesquelles et les conditions dans lesquelles ils vivent en dehors de celui-ci.

Le fait de distinguer une sous-classe comporte un autre intérêt : celui de voir une logique de revendication céder sa place à une logique de plainte<sup>76</sup>, et ce, selon le principe de « moins on réclame, moins en est mécontent »<sup>77</sup>, ne nécessitant pas de coordination généralisée autour de besoins définis –ou à tout le moins définissables<sup>78</sup>.

Les exclus ne constitueraient pas une classe, faute de conscience et de vecteurs de socialisation nécessaires à celle-ci.

---

<sup>70</sup> Souvent employée pour évoquer les ménages surendettés, chômeurs de longue durée, ...

<sup>71</sup> P.ROSANVALLON, « La nouvelle question sociale », p.203

<sup>72</sup> M.JACQUEMAIN, « Le capitalisme opportuniste », in J.BEAUFAYS, p.60

<sup>73</sup> Notons le titre de l'ouvrage de J.WELSHMAN, « The Underclass : history of the excluded, 1880-2000 » fait le rapprochement entre *underclass* et exclusion. Son travail consiste à montrer que la crainte d'une catégorie « exclue » de la société a toujours été présente, sous des noms différents. Si l'on ne parle jamais de « sous classe » en français, on parle assez peu d'exclus en anglais.

<sup>74</sup> P.ROSANVALLON, pp.203-204

<sup>75</sup> S.BEAUD, *op.cit.*, p.11

<sup>76</sup> M.JACQUEMAIN, « Le capitalisme opportuniste », in J.BEAUFAYS, p.60

<sup>77</sup> J.PLAMENATZ, « La classe dirigeante », p.35

<sup>78</sup> L.CHAUVEL, « Le retour des classes sociales ? », pp.351-352

Pour conclure cette partie consacrée à la thématique de l'exclusion, nous aimerions aborder les remarques de Castel, mettant le lecteur en garde contre l'usage de « l'exclusion » pour qualifier tout dysfonctionnement social<sup>79</sup>.

L'insertion de la thématique de l'exclusion dans notre raisonnement donne lieu à deux remarques relatives à la désaffectation de l'analyse de classe et à la mise en avant du principe d'identification.

Nous remarquons plus haut le rôle de l'émergence de vocable de classe moyenne et d'*underclass* dans l'abandon de l'analyse de classe. En effet, l'idée qu'il existe une série d'exclus, qui ne s'inscrit dans aucune dynamique ni productive, ni sociale, permet de les opposer aux autres acteurs sans leur reconnaître d'influence sociale. Les exclus n'ont pas voix au chapitre et sont considérés comme l'antithèse des inclus. Dans sa description du Nouvel esprit du capitalisme, Luc Boltanski explique que la focalisation sur l'agrégat des exclus fait pâtir *la critique* qui voudrait insister sur l'accroissement des inégalités entre inclus. En confrontant exclus et inclus, les seconds sont les privilégiés, les dominants<sup>80</sup> et il n'y a désormais plus lieu d'opposer des subdivisions entre elles ou d'estimer que l'une pourrait exiger à l'autre de voir son sort amélioré. La grande fracture se situe entre inclus et exclus et plus, par exemple, entre capitalistes et prolétaires.

Les exclus ne forment pas un groupe. Si tel était le cas, ils ne seraient exclus que du système de production et pas de la société au sens large. En effet, s'il y avait coordination d'intérêts ou émission de revendications partagées, on trouverait une expression d'une action de classe. Ceci ne peut qu'appuyer la prochaine partie du travail, précisément consacrée à l'importance qu'il faudrait, selon nous, reconnaître à l'identification.

---

<sup>79</sup> R.CASTEL, « La montée des incertitudes », p.359

<sup>80</sup> L.BOLTANSKI, *Op.cit.*, pp.437-438

## **PARTIE II : CONSCIENCE ET IDENTITE**

Après avoir posé des principes de définition des classes sociales et abordé quelques questions controversées, nous allons ici parler du concept de conscience de classe. Celui-ci est oublié d'une partie de la littérature et son importance est jugée de manière très variable mais son économie nous priverait d'un raisonnement crucial pour la suite de notre analyse. En effet, il constitue la genèse de notre principe d'identification qui nous permettra d'ouvrir l'analyse de classe et de répondre, finalement, à notre question concernant l'existence d'une classe politique.

Pour ce faire, nous expliquerons en quoi le concept de conscience de classe est discutable avant de fonder, sur base de ces critiques, ledit principe d'identification que nous ne manquerons pas d'explicitier.

Les débats sur les dimensions matérielles des classes entendent aboutir à une définition objective, à une série de critères ou de positions relatives, lesquelles détermineront l'appartenance d'individus ou de familles à un groupe dominant ou dominé.

Entendue comme une réalité relationnelle avant tout, la classe ne peut pas, pour autant, s'envisager sans référence au groupe qui se formerait lui-même comme un acteur collectif. Autrement dit, nous remettons en doute l'appartenance sans sentiment d'appartenance voire, comme l'écrit François Dubet, l'existence de classe sans conscience de classe<sup>81</sup>. Ces deux réalités différentes, entre la classe construite par l'analyste et la classe revendiquée par ses membres, constituent le cœur même de notre interrogation.

Au cours de cette partie, nous aborderons d'abord la conscience à travers la littérature comme terreau de l'identité. Ensuite, nous étudierons des positions ne prônant pas directement la conscience comme élément décisif, mais en la liant tacitement via l'organisation. Fort de ces éléments, nous émettrons l'hypothèse selon laquelle la conscience est souvent oubliée à cause de la difficulté éprouvée par le chercheur à la quantifier. Enfin, nous jetterons les bases du concept d'identité de classe, apportant par là une modification cosmétique au vocable de conscience de classe.

---

<sup>81</sup> F.DUBET, « Que faire des classes sociales ? », p.72

Celui-ci nous semble encombré d'une charge normative dérangeante – il y aurait, d'une part, les conscients et, de l'autre, les ignorants – et postule l'existence de classes objectives desquelles l'on pourrait prendre conscience, sans que cette conscience joue un rôle de détermination. Nous emploierons toutefois le vocable de « conscience » dans les étapes ultérieures du raisonnement afin de ne pas dénaturer les écrits mobilisés.

## **1) Conscience**

Les remarques de Bourdieu sur la performativité de l'analyse, couplées à l'intérêt largement porté aux thématiques de l'exclusion et de la/des classe(s) moyenne(s) traduisent – s'il le fallait encore – une vérité déjà énoncée par Halbwachs : *les faits sont là : la différence de ressources n'explique pas tout*<sup>82</sup>.

Peut-on envisager d'aller plus loin et dire que la différence de confort de vie marquée par des positions relatives différentes dans une relation d'autorité, inscrite ou non dans un processus de production n'explique pas tout?

Si l'on part du principe que les classes structurent la stratification, mais ne peuvent se confondre avec elle<sup>83</sup>, on estime que l'objet à analyser tient plus de la classe mobilisée que de la classe probable. Ce postulat, nous l'aurons compris, repose lui-même sur le parti pris selon lequel la classe mobilisée n'est pas qu'une version consciente et organisée politiquement de la classe probable.

Les tenants de la tradition marxiste peinent à arriver à pareille affirmation. Pour ne reprendre que Lukacs, la conscience renvoie à ce que les individus, en fonction de leur place dans le processus de production et s'ils sont rationnels, croient et ressentent<sup>84</sup>. En ses termes, la conscience de classe correspond à *la réaction rationnelle adéquate qui doit [...] être adjugée à une situation typique déterminée dans le processus de production*<sup>85</sup>.

Nous ne manquons pas de critiquer ce positionnement dans notre chapitre consacré à la pensée marxiste, rejoignant par là des auteurs selon qui le passage de classe-en-soi à classe-

---

<sup>82</sup> C.BAUDELOT et R.ESTABLET « Maurice Halbwachs, communication et société », p.36

<sup>83</sup> F.DUBET, « Que faire des classes sociales ? », p.71

<sup>84</sup> E.O.W., « Classes », p.243

<sup>85</sup> G.LUKACS, « Histoire et conscience de classe », p.73

pour-soi constitue l'un des aspects les moins clairs des écrits de Karl Marx sur la question qui nous occupe<sup>86</sup>.

Si l'on exclut même les critiques sur l'automatisme supposé de la prise de conscience, qui semble réfuté par Marx lui-même, la question de qui pose les jalons – et selon quels critères – entre les groupes reste problématique. Même si les critères sont posés avec exactitude, qu'advient-il si les intéressés refusent la classification et/ou se reconnaissent par ailleurs ?

En admettant que le scientifique puisse distinguer des catégories tout à fait pertinentes pour l'analyse, il n'en reste pas moins que la possibilité d'identification à un autre groupe demande une attention spécifique.

Nous évoquons plus haut la critique bourdieusienne de l'amalgame entre classe probable et classe mobilisée<sup>87</sup>, mais celle-ci ne suffit pas à fonder une nouvelle conception de l'analyse de classe, selon laquelle le facteur déterminant serait l'identification. Cette rupture est revendiquée par Thompson, dans son étude – devenue classique – de la formation de classe ouvrière anglaise. *La classe ouvrière*, écrit-il, *s'est faite elle-même autant que l'on l'a faite*. Elle est un fait politique et culturel autant qu'économique et historique<sup>88</sup>. Ainsi donc, la classe prolétaire du 19<sup>ème</sup> siècle, objet identifié par excellence, ne se serait pas soulevée ou même reconnue sur la seule base de critères objectifs tels que le rapport entretenu avec les propriétaires des moyens de production. Elle le serait de deux faits : la contingence de la formation politique et le rôle de l'analyse.

Les intérêts ne naissent pas pour eux-mêmes<sup>89</sup> et sont également soumis à un travail de définition, tantôt sociologique, tantôt de mise en commun et de décisions collectives –soit une définition politique. La dimension discursive de la classe, qui repose sur cette mise en commun politique, nous semble donc indispensable au choix des groupes à analyser.

Notre travail de recherche nous a permis de constater la perpétuelle tension parmi les différents écrits de Marx. Entre un travail d'analyse, une ambition de mobilisation politique par le *Manifeste du parti communiste* et une description des forces en présence avec le *18 Brumaire*, c'est la clarté de la caractérisation des intérêts qui souffre.

---

<sup>86</sup> Pour emprunter les termes de Giddens, A.GIDDENS, « The Class Structure of the Advanced Societies », pp.92-93

<sup>87</sup> Pages 15 et 16

<sup>88</sup> E.P.THOMPSON, « The Making of the English Working Class », p.213

<sup>89</sup> Il n'y a pas d'intérêt en soi, mais des intérêts revendiqués par ou reconnus à certains

Cependant, cette critique ne peut être réservée à Marx. Les agents sont à la fois classants et classés et classent selon leur classement<sup>90</sup>. Cette affirmation bourdieusienne dégage une série de questions absolument fondamentales quant à la conscience et l'existence même des classes. Si l'idéal marxien d'une société sans classe n'a pas été rencontré et que les conditions de vie objectives amènent à discerner des classes probables<sup>91</sup>, la dimension subjective est importante et les classes se créent aussi par le discours. Nous retiendrons, dans la foulée, qu'il n'y a pas qu'un classant ou une catégorie de classants et que l'appartenance à une classe probable – ou le sentiment d'appartenance – influera sur l'échelonnement des classes subjectives.

## **2) L'importance de l'organisation**

Les écrits explicitement relatifs à la conscience ne constituent qu'une parcelle de la littérature pertinente. La recherche de critères tels que le discours commun, l'organisation ou l'entrée en lutte afin de parler de classe passe indéniablement par une prise de conscience – comment parler en « nous » si « nous » n'existe pas ? Comment s'organiser collectivement sans délimiter les forces en présence ?

Quand bien même le recours aux notions de conscience ou d'identité présente quelque incommodité, nous le verrons au suivant chapitre, l'analyste qui désirerait se passer du ressenti ne fait qu'ignorer une étape. L'organisation politique, élément jugé manquant à la qualification des paysans français du 18<sup>ème</sup> siècle en classe-pour-soi n'est que l'aboutissement d'un processus entamé à partir de la classe-en-soi<sup>92</sup> ; nommément, la conscience de classe.

Quand Karl Marx évoque les paysans français qui opposent leurs intérêts et leur culture aux autres classes, il estimera qu'il lui est impossible de parler de classe dès lors que la similitude de leurs intérêts ne crée aucune liaison nationale ni aucune organisation

---

<sup>90</sup> P.BOURDIEU, « What makes a social class ? On the theoretical and practical existence of groups », Berkeley Journal of Sociology, Vol. 32, 1987, p.2

<sup>91</sup> Voir *supra*, p.4

<sup>92</sup> Selon Marx, toujours. Nous avons émis nos réserves quant à l'infailibilité de cette correspondance.

politique<sup>93</sup> –qu'on entendra ici au sens large. La conscience, seule, ne suffit pas : faut-il encore discerner une forme d'organisation particulière.

Si l'on reconsidère nos interrogations sur l'éventuelle discordance entre ces deux objets, le poids de cette omission est plus déterminant encore.

En se gardant de sombrer dans l'anachronisme, l'on pourrait déceler chez l'Abbé Sieyès des traits similaires à une « classe-pour-soi » marxienne – ou une « classe mobilisée » bourdieusienne : si le Tiers Etat n'est rien dans l'ordre politique, il *demande* [...] à y *devenir quelque chose*<sup>94</sup>. Cette célèbre affirmation, bien que datée, se rapproche du sens qu'Erik Olin Wright donne au terme « mobiliser »<sup>95</sup>.

D'autres auteurs ajoutent que la prise de conscience doit se faire en opposition avec un autre groupe. C'est le cas de Touraine<sup>96</sup> ou de Dubar, pour qui il ne suffit pas de se reconnaître ouvrier, syndiqué, pour appartenir à une classe, mais s'inscrire dans la lutte<sup>98</sup>.

Avant de nous dire que cette interprétation est extrêmement restrictive, il paraît opportun de souligner que la lutte ne fait pas – elle non plus ! – l'objet d'une définition unanime.

Doit-on comprendre que la classe ne s'envisage que si deux groupes sont en conflit ouvert, l'un d'entre eux cherchant par tous les moyens à renverser l'autre ? Quand Beaud et Bouffartigue, à l'inverse, écrivent que l'existence et même l'intensification de la lutte des classes ne suffisent pas pour parler de conscience<sup>99</sup>, ils donnent à la lutte un sens beaucoup moins étriqué. Point de visée révolutionnaire ni même d'identification, puisque la conception de lutte est ici ramenée à la *forte déformation du partage profit/salaires au bénéfice des actionnaires et au détriment des salariés*<sup>100</sup>, soit à ce que nous appelons, avec Marx et Wright, l'exploitation.

---

<sup>93</sup> K.MARX, « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte », p.107

<sup>94</sup> E.SIEYES, « Qu'est-ce que le Tiers Etat ? », Quadrige, Presses Universitaires de France, Paris, 1989, (première publication : 1789), p.27

<sup>95</sup> E.O.WRIGHT, « Class Counts », p.381

<sup>96</sup> P.BOUFFARTIGUE, *op.cit.*, p.25

<sup>97</sup> F.DUBET, « Que faire des classes sociales ? », p.74

<sup>98</sup> C.DUBAR, « Société sans classe ou sans discours de classe ? », p.38

<sup>99</sup> S.BEAUD, *op.cit.*, p.71

<sup>100</sup> *Ibid.*

De cette manière, l'on pourrait distinguer deux dimensions, positive et négative, de la lutte. L'autorité d'un groupe sur un autre dans le but d'en tirer un avantage<sup>101</sup> peut donner lieu à une réaction de soulèvement, laquelle n'est pas indispensable pour évoquer la lutte. Vu la similarité avec le concept d'exploitation, nous n'utiliserons plus ce terme pour éviter le double-emploi, ce qui n'enlève rien au besoin d'aborder la question ici.

### **3) Mesure et unilatéralité de la conscience**

Finalement, la littérature relative à la conscience de classe – et ce qui l'entoure – n'est pas extrêmement riche. La raison de cet effacement nous paraît relativement simple : il est opportun de s'intéresser à l'utilité d'une analyse de classe, il est possible de travailler sur les inégalités et leurs origines, mais l'ambition de mesurer la conscience est une entreprise plus qu'ardue – et se fait généralement pour une seule classe.

Le premier problème est relatif aux bornes de la conscience. Les seules indications données par les acteurs eux-mêmes<sup>102</sup> suffisent-elles à mesurer l'identité ? Ou, si l'on se permet de dépasser la contradiction dans les termes, l'inconscient de classe, qui, pour Bourdieu<sup>103</sup>, explique par exemple la maîtrise politique du quotidien appartient-il au concept général d'identité que nous souhaiterions dégager ? La tradition marxiste, par l'entremise de Lukacs, affirme que la conscience est aussi une inconscience<sup>104</sup>. Ceci ne facilite en rien la tâche de l'analyste.

En croisant les inégalités objectives et les identités de classe, Chauvel propose une véritable typologie, clarification du vocabulaire de l'analyse de classes. Nous ne comptons pas en faire notre religion, mais jugeons utile de la présenter afin d'en faire une critique sur un point particulier.

Partons d'une situation mêlant de fortes inégalités et une faible identité collective, qui est celle de l'aliénation du prolétariat. Si les inégalités se réduisent, l'on parle de société sans

---

<sup>101</sup> Postuler que l'intérêt n'est pas strictement matériel nous permettra de relier la classe politique à la lutte.

<sup>102</sup> Comme pour les études de Benoit et Maurice présentées in C.DUBAR, *op.cit.*

<sup>103</sup> P.BOURDIEU, « La distinction », p.492

<sup>104</sup> G.LUKACS, *Op.cit.*, p.24

classe ; si l'identité augmente, il s'agit de classes-en-soi et pour-soi. Si cette prise d'identité entraîne une diminution des inégalités, on parlera de revendications abouties<sup>105</sup>.

Cette présentation a l'avantage de clarifier quelques dynamiques, mais pose problème à certains égards. Si l'on prend notre situation de départ – la position d'aliénation, l'on se rend compte qu'elle induit nécessairement l'identité collective de la classe dominante, ou du moins l'existence d'une alliance *consciente* de l'aliénation. Chauvel parle d'identité faible, mais seulement dans le chef de la classe dominée. On remarque une inégalité supplémentaire entre dominants et dominés : celle du traitement dans l'analyse. D'une position de lutte ouverte entre deux classes conscientes, les sociologues auraient ouvert la porte aux dominés inconscients, il leur reste à imaginer la possibilité pour les dominants d'agir sans dessein global. Jusqu'ici, ceci n'a pas été possible dès lors que le concept d'exploitation implique que les dominants agissent sciemment<sup>106</sup>.

Il s'agit d'une sorte d'impasse théorique rencontrée fréquemment lors de nos recherches : quand un auteur se penche sur les classes, la tendance générale est de décrire une seule de celle-ci.

Nous ne nous excluons pas de cette remarque : l'essentiel ici étant de parler de classe politique, le besoin d'une structure de classe dans ce champ ne faisant pas l'objet d'une analyse large. Mais l'idée de nous intéresser à une classe dominante dans un champ permet de questionner et de relativiser.

Marx, dans son ambition politique, *renvoie la responsabilité de tous les aspects de la société bourgeoise sur la classe dominante*<sup>107</sup>. Nous avons en effet exposé que les classes-en-soi étaient produites par un conditionnement imposé par la classe capitaliste. S'il s'agit du seul processus de formation des classes, comment s'est formée la classe qui en a les clefs ? Et comment a-t-elle pris collectivement conscience de cette position dominante ouvrant les portes à l'exploitation ?

---

<sup>105</sup> D'après L.CHAUVEL, « Le retour des classes sociales ? », p.354. L'auteur propose une présentation en spirale, jalonnée de repères historiques français et européens et rehaussées d'hypothèses de dynamiques (p.353). Nous avons pris le parti d'éviter de « belgiciser » ou d'universaliser les jalons, ce qui demanderait une série de présomptions. L'avantage majeur de sa présentation était de mettre en pièce l'idée d'une progression linéaire et de faire l'hypothèse d'une aliénation à venir.

<sup>106</sup> E.O.WRIGHT, « Classes », p.283

<sup>107</sup> F.BLOCK, « The Ruling Class Does Not Rule », p.10

Nous voyons trois possibilités de réponses à cette question, que nous n'aborderons pas en détail. Soit, hypothèse extrême, une classe capitaliste néfaste naît de la coalition de quelques-uns qui profitent de l'incapacité des autres à définir les intérêts, par manque de compétence ou par la diversité des demandes<sup>108</sup>. Soit la classe dirigeante n'existe pas, en tout cas pas de manière consciente, ce qui remet en cause la structure de classe mais permet d'appuyer le rôle idéologique de l'Etat<sup>109</sup>. Une dernière voie consiste à refuser le choix entre une classe dirigeante fondamentalement « méchante » ou inexistante et leur reconnaître une possibilité de justification.

Lorsqu'il décrit les *esprits du capitalisme* successifs, Boltanski estime que, par-delà les changements, ceux-ci s'accompagnent toujours d'une justification en termes de bien commun. L'idée est que, même pour les dominants, le système est absurde et qu'il leur faut croire à une plus-value générale pour poursuivre leur *course effrénée*<sup>110</sup>.

Si des suites étaient données à notre travail sur la notion de conscience de classe ou, plus largement, si un travail empirique sur l'identité de classe au sein d'une société était entrepris, on comprend aisément qu'une grande difficulté résiderait probablement dans la méthodologie visant à prendre en compte l'inconscient. Sans que ceci ne passe pour une fuite face à la complexité, il nous semble que, pour appuyer la centralité de l'identification, le discours des agents suffit à dépeindre une carte des positionnements, quelles que soient les réalités qu'il traduit.

#### 4) **Identité et Conclusion**

Lorsque nous opérons, en introduction de cette deuxième partie, une différenciation entre conscience et identité, nous ne faisons que questionner une fois de plus la possibilité de choix pour les individus.

Ainsi, l'étude d'une hypothétique classe politique pourrait se décliner sous ses facettes objective – les inégalités structurées – et subjective – les identités. Le terme est – par

---

<sup>108</sup> Voyez par exemple J.PLAMENATZ, « La classe dirigeante »

<sup>109</sup> Voyez par exemple R.ARON, « Classe dirigeante ou catégorie dirigeante ? » ou F.BLOCK, *op.cit.*

<sup>110</sup> L.BOLTANSKI, « Le nouvel esprit du capitalisme », p.40

exemple – employé par Claude Dubar, pour qui l’identification sociale de classe cède sa place à une identité culturelle individuelle<sup>111</sup>.

Nous pouvons comprendre l’identité comme reprenant les caractéristiques d’une classe en tant qu’entité collective ou attribut concret des individus. Une critique répandue envers la tradition marxiste est qu’elle en ferait l’amalgame. Les termes de classe-en-soi et de classe-pour-soi, nous ne l’avons pas encore souligné, ne concerne qu’indirectement les individus. Ce n’est pas l’ouvrier qui peut être amené à prendre conscience, mais la classe ouvrière qui s’organise et s’engage, toute entière.

Une classe-pour-soi marxienne passe bien entendu par des ouvriers conscients, des prolétaires unis, mais leur rôle individuel, leur adhésion déterminante n’est pas étudiée. Ceci éludant une notion traversant l’ensemble des champs théoriques abordés ; la notion de choix semble ouvrir à nombre de discussions.

L’inégalité distributionnelle ne relève pas, *a priori*, d’un choix. La vente d’un surplus pourrait offrir quelque largesse, mais l’analyse d’Erik Olin Wright en termes d’exploitation réduit la marge.

La Classe est-elle réductible à la notion de choix ou, plus précisément, de non-choix ? L’élément de doute se situe au niveau de la conscience. Lorsque l’on parle de classe objective et de classe subjective, on ne reconnaît ni le choix de l’appartenance ni, *in fine*, du sentiment d’appartenance. L’inconscient, par essence non-choisi, prime.

Nous retrouvons donc un nœud de la réflexion sociologique qu’est celui différenciant l’analyse critique de l’analyse de la critique. Il nous semble opportun d’emprunter cette seconde voie en suivant le principe selon lequel les hommes ne font pas que subir l’histoire, ils en sont le moteur.

Castel porte un regard extrême sur l’évolution des caractéristiques sociales. Eu égard au détricotage des relations de travail – et, par extension, de domination– examiné *supra*, il estime que *c’est à l’histoire individuelle plus qu’à la sociologie qu’il faut faire appel pour analyser le social*<sup>112</sup>. Sans passer par l’histoire précise, la focale d’Erik Olin Wright est, nous l’avons vu, également placée au niveau des individus. Plutôt que de prendre en compte leur identification, Wright propose de classer des mêmes personnes dans des classes différentes.

---

<sup>111</sup> C.DUBAR, *Op.cit.*, p.36

<sup>112</sup> P.ROSANVALLON, « La nouvelle question sociale », p.200

Cette option permet d'éviter un certain non-sens, mais pas de s'emparer de l'essence de mouvements sociaux. Nous insistons sur la dualité du concept de classe : comme élément d'analyse, on postule le non-choix des acteurs. Si les justifications prennent le dessus, la classe est immanquablement politique.

En estimant que le passage entre classe-en-soi<sup>113</sup> et classe-pour-soi est le grand blanc laissé par l'analyse de classe de tradition marxiste<sup>114</sup>, Giddens offre un raisonnement cristallin, qui confirme notre intuition selon laquelle le concept de conscience implique l'existence d' « ignorants » et est encombré d'une charge normative. Le raisonnement peut en quelque sorte être résumé comme suit : la classe-en-soi existe, on peut le savoir – ou non – ce qui développera – ou non – des relations sociales, une culture commune, voire une organisation politique.

D'une image de bourgeois et prolétaires opposés structurellement pour la définition de l'histoire, souvent associée à l'analyse de classe, nous avons évolué vers un faisceau de paramètres, parfois délicats, que nous confronterons à « la classe politique » dans notre troisième partie.

Avant cela, resituons l'état d'avancement de notre raisonnement.

Le premier enseignement, indispensable pour envisager l'étude de quelque classe que ce soit, est que le nombre de classes n'est pas figé. L'analyse de classe ne se focalise pas nécessairement sur deux groupes, ou même alliances de groupes, en lutte. Ceci permet d'envisager l'énonciation de classes jusqu'ici inusitées.

La tradition marxiste inscrit les classes dans les rapports de production. Si ceci se justifie dans la conception traditionnelle, opposant capitalistes et prolétaires, nous avons fait le choix d'en retirer un principe majeur : celui de la division du travail. Celui-ci implique la distanciation d'intérêt dans le cadre d'une relation interdépendante.

Nous avons lourdement insisté sur la dualité de la classe. Elle est à la fois catégorie analytique et réalité sociale. Plutôt que d'envisager la primauté d'une série de critères objectifs sur le sentiment d'appartenance, nous postulons que c'est le second qui prévaut. Vu

---

<sup>113</sup> Giddens emploie le terme « classe économique », qui est encore plus proche de la classe probable en ce sens qu'elle se limite à des conditions communes. Nous reprenons toutefois l'expression de Marx pour ne pas introduire une nouvelle notion au raisonnement.

<sup>114</sup> A.GIDDENS, « The Class Structure of Advance Societies », pp.92-93

que la classe, objet analytique, peut ne pas correspondre à la classe, objet politique, nous pensons que le principe d'identification est à même de donner une réponse sans bavure.

Ces enseignements nous permettent de confronter l'hypothétique classe politique à des critères issus de l'analyse traditionnelle de classe.

## **PARTIE III : LA « CLASSE » POLITIQUE ?**

Voici donc le moment de clarifier l'hypothèse d'une classe politique. Nous avons vu que les classes sociales recouvrent des réalités parfois différentes selon les théoriciens et avons décidé de sortir du carcan de l'exploitation marxiste, le tout en faisant prévaloir le sentiment d'appartenance des individus.

La présente partie mettra donc à l'épreuve l'ensemble des éléments avancés depuis le début du raisonnement. Ceci permettra de conclure sur la pertinence du concept de classe politique mais, plus largement, sur la malléabilité de l'analyse de classe.

Pour cela, nous confronterons d'abord la classe politique avec les principes issus de l'analyse de classe au sein des rapports de production ; d'abord de manière générale, puis au sujet de la production de l'opinion. Nous ferons ensuite de même par rapport à l'autorité avant de placer le principe d'identification en rapport avec le personnel politique et ses mandants.

Tout hasardeuse qu'elle paraisse si l'on s'en tient aux critères les plus facilement objectivables, la notion de classe politique est abordée à demi-mots dans la littérature –au moins– depuis la seconde moitié du vingtième siècle.

La complexité de la mesure du sentiment d'appartenance ne nous empêche pas de penser qu'un facteur facilement mobilisable est l'existence de séparations objectives entre catégories de la société, sur base du sentiment d'appartenance des individus. C'est en ce sens que nous écrivions, à la suite de Chauvel et Boltanski, que la supposée homogénéisation de la société peut partiellement expliquer la désaffection de l'analyse de classe, étant donné qu'elle peut viser à gommer l'identification d'anciens membres de classes populaires. Quand bien même des relations hiérarchiques survivent au temps qui passe, la recherche d'objectifs communs et les modes de vie comparables rendent l'identification contradictoire assez complexe pour des groupes vivant des vies tout à fait différentes.

L'identification pourrait facilement se baser sur une séparation objective, entraînant la définition de catégories délimitées plus ou moins clairement. La séparation objective qui s'offre à l'analyse dans l'étude de la classe politique est celle entre les mandants et les mandataires publics. S'il offre une lisibilité certaine, le cas du personnel politique n'est pas exempt de nuances à apporter. Dans les faits, il existe des degrés très divers entre l'élu

renouvelé plusieurs fois et siégeant professionnellement, le conseiller de longue date ou de passage et le mandataire local, pour ne donner que ces exemples.

Cette partie donnera suite aux réflexions entamées en première partie, en les entremêlant avec les débats majeurs relatifs à la prise de distance de la politique professionnelle, à travers les notions de délégation et d'opinion.

## **1) Classe politique et rapports de production**

Intéressons-nous aux principes prélevés à l'analyse classique des rapports de production – que nous avons déjà pu expliciter dans la première partie de ce travail – et tentons de les appliquer au monde politique.

Ce qui suit n'aura rien d'une révélation. Dans un régime représentatif, que l'on parle de classe politique ou de catégorie dirigeante, la notion nécessite avant toute chose une séparation entre deux groupes, en l'occurrence, représentants et représentés. Sans égard à la rétribution matérielle ou au caractère professionnel ou non de la mission de représentation, la séparation est aussi nécessaire que simple à opérer.

La différence majeure quant au processus de production classique, c'est que la subsistance individuelle n'est pas en jeu<sup>115</sup>. Toute notion de surtravail se retrouve donc hors de propos. L'essentiel sera dès lors d'introduire un élément charnière de notre réflexion, certes emprunté au lexique de la production, qu'est l'emploi du concept de la division du travail.

Et si l'ancrage de l'analyse de classe dans les rapports de production s'expliquait par l'aisance avec laquelle l'on rattache la division du travail et des intérêts différents voire opposés ? L'essentiel, dans la définition de la classe quant aux rapports de production, ne serait pas la nature des relations, mais la facilité avec laquelle des intérêts antagonistes émergent.

---

<sup>115</sup> L'auteur que le lyrisme n'effraie pas s'aventurerait peut-être à dire que la gestion de la cité s'apparente à la survie de la prise de décision commune, à la subsistance des principes démocratiques et du respect des droits citoyens. Ce débat pourrait avoir lieu si notre travail était plus directement consacré à la participation citoyenne.

Dans le cas de la représentation politique, nous aimerions citer « la loi d'airain de l'oligarchie » de Michels, selon laquelle *[l]e parti en tant que formation [...] ne s'identifie pas nécessairement avec l'ensemble des membres inscrits et encore moins avec la classe. Devenant une fin en soi, se donnant des buts et des intérêts propres, il se sépare peu à peu de la classe qu'il représente*<sup>116</sup>.

Cette divergence porte en elle deux caractéristiques essentielles à l'analyse de classe. D'abord, le fait que l'opposition entre les intérêts propres au parti et les intérêts des mandants se trouve favorisée par la division du travail<sup>117</sup>. Est-ce à dire qu'une infime proportion des individus prend l'ensemble des décisions sans égards pour la masse, qui n'a voix au chapitre dans aucune configuration? Faisons preuve d'un peu plus de nuance en reconnaissant une possibilité d'influence. Nous trouvons un fondement de notre analyse chez Daniel Gaxie qui opère une division entre *ceux qui ne peuvent qu'exercer une influence sur le pouvoir politique et ceux qui l'exercent ou ont vocation à l'exercer*<sup>118</sup>.

Le lien unissant – ou, plus exactement, éloignant – le personnel politique de ses électeurs par la division du travail est de l'ordre de la délégation.

Ce qui ressort chez beaucoup d'auteurs, c'est que la délégation, parfois synonyme d'abandon, amène à nous poser la question de la nature de la représentation. S'agit-il d'un mandat clair ou d'une assurance de la confiance<sup>119</sup> ?

Nous posons la différenciation d'intérêts comme conséquence de la division du travail. Cette posture paraît un peu naïve face au principe de distinction énoncé par Bernard Manin. Selon lui, *[l]es fondateurs des gouvernements représentatifs [...] s'efforcèrent, de façon consciente et délibérée, de faire en sorte que les élus soient d'un rang social plus élevé que leurs électeurs, et qu'ils se distinguent par leur fortune, mais aussi leur talent*<sup>120</sup>. Après une élection, *[l]es politiciens professionnels doivent faire preuve d'un degré exceptionnel d'attention : l'électeur reste [...] leur souci constant, mais pour être manipulé plutôt que servi*<sup>121</sup>.

---

<sup>116</sup> R.MICHELS, Les partis politiques, p.289

<sup>117</sup> D.GAXIE, « Les enjeux citoyens de la professionnalisation politique », p.25

<sup>118</sup> D.GAXIE, « Le cens caché », p.43

<sup>119</sup> Carré de Malberg opte pour la seconde solution et cité par D.GAXIE, « Le cens caché », p.24

<sup>120</sup> B.MANIN, « Principes du gouvernement représentatif », p.125

<sup>121</sup> E.TODD, *op.cit.*, p.265

Ce que nous avons dit sur la conscience des dominants, notamment en introduisant la nécessité de justification en termes de bien commun de Boltanski, ne s'accommode pas d'une posture aussi sévère. Cependant, les impératifs de préservation du groupe et de sa propre position, de *mantenere lo stato*, expliquent une certaine ardeur à conserver les rapports de force existants.

L'intérêt de la classe politique est-elle de se maintenir au pouvoir ? Une réponse positive est tentante, mais il nous semble qu'elle passe à côté d'un élément : celui du « reclassement ». La possibilité, souvent trouvée pour le personnel politique dont le mandat n'est pas renouvelé d'exercer une fonction rémunérée ne dépendant pas directement de l'élection<sup>122</sup>, découle du phénomène de professionnalisation.

La question de la professionnalisation du politique nous paraît intéressante. Pour Engels, la réduction du temps de travail permet(trait) de laisser suffisamment de temps libre afin que chacun prenne part aux affaires générales de la société<sup>123</sup>. La professionnalisation, en attaquant cette préoccupation dans le sens inverse – à savoir permettre la rémunération d'un mandat politique en lieu et place d'un salaire versé en compensation de tout autre travail – évite formellement le piège censitaire. Toutefois, elle est souvent présentée, notamment dans l'histoire contemporaine française<sup>124</sup>, comme une prise de distance avec « la base ».

Des rapports de production, nous n'avons jusqu'ici retenu que le principe de division du travail, qui nous semble crucial et le plus à même de décrire la domination d'une éventuelle classe politique. Il est tout de même un aspect du rapport entre mandants et mandataires – et apparentés – qui peut s'envisager en termes de production ; celui de la production de l'opinion. Deux auteurs ont amplement contribué à la question : Pierre Bourdieu et Daniel Gaxie.

Selon le premier, *faute de pouvoir participer activement au jeu proprement politique qui est de facto réservé aux professionnels à plein temps (hommes politiques, permanents des appareils [...] de parti, journalistes politiques, idéologues professionnels), les profanes n'auraient que quelques chances de reconnaître, dans l'univers des opinions toutes faites, celles qui leur conviennent, qui leur « vont », que si les produits offerts portaient toujours la*

---

<sup>122</sup> C'est pourquoi la classe politique ne peut se limiter aux mandataires professionnels.

<sup>123</sup> F.ENGELS, « Anti-Dürhing »

<sup>124</sup> Nous conseillons à cet égard la lecture de S.BEAUD ou de L.CHAUVEL, *op.cit.*

*marque de fabrique, le label qui est à la fois un repère et une garantie*<sup>125</sup>. *La concentration des instruments incorporés ou objectivés de production est à peine moindre en politique qu'en matière d'art*<sup>126</sup>.

Gaxie, dans la critique de ce qu'il nomme l'*idéologie de la toute-puissance de la volonté*, raille la croyance selon laquelle le niveau de conscience et de compétence des agents exclus du corps différencié de professionnels de la politique qui détient le *monopole objectif de la production des symboles politiques*, soit autre chose qu'une *reprise du langage des professionnels*<sup>127</sup>. Les profanes seraient *dépossédés* de la capacité d'émettre des choix de société<sup>128</sup>.

## **2) Classe politique et autorité**

Après avoir étudié la correspondance des rapports de production et de la classe politique, nous avons établi que la division du travail est facteur fondamental pour la propriété des moyens de production de l'opinion. Nous allons à présent nous pencher sur la question de l'autorité dans le champ politique afin de comprendre la relation en termes de domination. Ceci répond à ce que nous avons retenu de l'analyse de classes telle qu'entendue par Erik Olin Wright – et ceux qui placent l'autorité comme variable déterminante.

La délégation au personnel politique offre une illustration assez régulière du mécanisme de division du travail, d'où découle une divergence d'intérêts. Cet effet a été largement discuté, mais ne doit pas éclipser la nature du lien entre mandants et mandataires.

Qui, des hypothétiques classes politique et élective, détient l'autorité ?

Avant de pouvoir répondre à cette question, il nous faut définir l'autorité. Pour emprunter la définition intuitive de Dahl, il s'agirait de savoir qui obtient de l'autre qu'il fasse quelque chose qu'il n'aurait pas fait autrement<sup>129</sup>. Cette conception du pouvoir se focalise sur l'action intentionnelle et active de ses détenteurs. Une autre façon de faire est d'adopter la vue

---

<sup>125</sup> P.BOURDIEU, « La distinction », p.507

<sup>126</sup> P.BOURDIEU, « La distinction », p.464

<sup>127</sup> D.GAXIE, « Le cens caché », p.244

<sup>128</sup> *Ibid.*, p.245

<sup>129</sup> S.LUKES, « Power : a radical view », p.16

tridimensionnelle de Lukes, qui entend prendre également en compte l'inaction, les intérêts inconscients et les conflits observables ou non<sup>130</sup>.

L'institutionnalisation démocratique, quelles que soient les modalités d'élection, prévoit des mécanismes de sanction électorale. Les mandants détiennent la possibilité de ne pas renouveler leur délégation. Leur participation extra-électorale à l'agenda politique est une autre manière de défendre le fait qu'une part du pouvoir revienne aux mandants.

Il est également possible d'arguer que l'action politique est cadenassée par l'influence de groupes d'intérêts, essentiellement industriels et commerciaux ; le véritable pouvoir revenant donc à une élite d'un autre genre. Dahrendorf répond vivement à ce type de position. Selon lui, Marx et d'autres<sup>131</sup> n'accordent pas suffisamment d'importance au *siège évident* de l'autorité. Si les capitalistes cherchent en effet à exercer une influence sur les Gouvernements et Assemblées, cela souligne leur importance<sup>132</sup>.

Nous ne disposons ni du temps ni de l'envie de détailler l'ensemble des prérogatives et possibilités du personnel politique et d'en faire le comparatif avec d'autres forces d'influence. Nous pensons pouvoir nous contenter, dans le cadre de notre mémoire, de l'assertion basique selon laquelle le pouvoir politique n'est pas partagé équitablement entre élus et électeurs. La question, s'agissant du personnel politique, est remarquable, car situé au carrefour de deux évidences : le pouvoir politique est exercé par... le personnel politique, mais repose sur la délégation donnée par l'ensemble de la société.

Quoi qu'il en soit, s'agissant de la mise à l'agenda, soit la prise en compte ou non d'enjeux et leur priorisation<sup>133</sup>, de la prise de décision et de la maîtrise de l'information, les clefs appartiennent aux élus.

De quoi est-ce la conséquence ? Des préférences déclarées qui entraînent une division, ou d'une manœuvre orchestrée par ceux qui détiennent le pouvoir au moment de l'édification des règles et cherchant à tout prix à le conserver ? S'il est impossible d'exclure ou de garantir la première solution, tout porte à croire que l'exercice des fonctions d'autorité publique crée des intérêts et réflexes particuliers et, ce faisant, facilite sa propre reconduction. De la même manière que le propriétaire voit son capital croître plus vite que le salaire de ceux qui ne

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, p.26

<sup>131</sup> Il cite Burnham et Mills.

<sup>132</sup> R.DAHRENDORF, « Classe et conflits de classe », p.306

<sup>133</sup> On retrouve ici les *deux faces* du pouvoir de Bachrach et Baratz. Voyez S.LUKES, *op.cit.*, p.15

possèdent que leur force de travail – et par là même son autorité sur les travailleurs – celui qui exerce l'autorité publique acquiert une série de connaissances, de réflexes et d'intérêts qui le font s'éloigner progressivement de sa base.

L'autorité peut également se manifester dans la production de l'opinion. Nous postulons néanmoins que ces manifestations ne font que traduire l'autorité dont nous traitons plus haut. En quelque sorte, nous suivons ici l'idée selon laquelle l'idéologie dominante n'est autre que celle de la classe dominante<sup>134</sup>, en l'occurrence, de la classe politique.

Bourdieu, en reconnaissant un sens politique au peuple, doute de la possibilité pour celui-ci de s'articuler dans un discours conscient et collectif<sup>135</sup> et fustige la *foi naïve dans l'égalité formelle devant la politique*<sup>136</sup>, les moyens de production étant centralisés et hors d'atteinte pour la plupart d'entre nous.

*Les moyens dont disposent les dominants, parmi lesquels les hommes politiques, n'ont pas pour origine des actes de soumission particuliers, mais bien le fait que les dominés remplissent leurs fonctions de travailleurs, d'épargnants, de consommateurs*<sup>137</sup>. Nous retrouvons les caractéristiques du pouvoir tridimensionnel, qui peut être invisible parce que ni perçu, ni intentionnel.

Retenons de cet argumentaire que la relation entre personnel politique et mandants est traversée par toute une série d'enjeux relatifs à l'autorité ; second critère retenu par Wright comme fondamental à l'analyse de classes.

### **3) Classe politique et identification**

Après avoir confronté les deux critères classiques de l'analyse de classes – rapports de production et l'autorité, il reste à mettre en avant une dernière fois le postulat qui est le nôtre – et que nous avons développé tout au long de la seconde partie de ce travail – selon lequel l'identification prime. Confrontons à présent ce principe à l'idée de classe politique.

---

<sup>134</sup> K.MARX, « L'idéologie allemande », p.61

<sup>135</sup> P.BOURDIEU, « La distinction », p.464

<sup>136</sup> P.BOURDIEU, « La distinction », p.489

<sup>137</sup> M.JACQUEMAIN, « Pouvoir et consentement : quelques réflexions impressionnistes », p.147

Rappelons à ce stade que notre intuition était de faire primer ce que nous avons appelé *principe d'identification*. Il est vrai que nous avons entamé cette partie en soulignant des compatibilités entre l'hypothétique classe politique et les critères classiques de division du travail et de relations d'autorité.

Notre proposition est que la première raison pour laquelle il serait pertinent d'étudier la classe politique est qu'elle soit identifiée comme telle, soit par ses membres, soit par ceux qui s'en disent exclus. Cette posture interrogerait donc le discours de « tous les mêmes » mais, plus sobrement, de différenciation entre le personnel politique et ses mandants, sans oublier l'éventuel discours du personnel politique<sup>138</sup>.

Pourquoi, par exemple, la participation politique des classes populaires en 2001 à Saint-Denis est-elle inférieure à celle de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>139</sup> ? En mettant de côté les théories selon lesquelles ceux qui détiennent le pouvoir désire absolument le conserver, l'argument de l'auto-exclusion mérite notre intérêt. Quand Bourdieu fait rimer « délégation » avec « démission »<sup>140</sup>, il entend affirmer que l'exclusion des « non-politiques » émane partiellement d'un choix. Suite à quoi les opinions et décisions communes se forment au sein d'un *théâtre politique*, et qui serait au principe de l'apolitisme<sup>141</sup>. Les usages politiques sont codifiés, difficiles d'accès, incompréhensibles et donnent un sentiment d'incompétence à ceux qui n'y sont pas familiers. Ainsi, *la fermeture du champ politique se traduit aujourd'hui par une exclusion quasi-totale des ouvriers et des employés du petit groupe de plus en plus homogène des « représentants » élus. Les inégalités de classe face à la représentation ne sont qu'un aspect de la persistance de mécanismes profonds d'exclusion, qui reposent en grande partie sur l'intériorisation de la domination, c'est-à-dire sur la domination symbolique*<sup>142</sup>. Inversement, tout qui a eu l'occasion, par accointances, de se rôder au jeu politique, est investi d'un sentiment de maîtrise justifiant la position occupée et le souci de la conserver.

S'il nous paraît insensé d'étudier un ensemble d'agents comme un groupe lorsque ce dernier n'a pas d'existence pratique, l'on peut objecter à l'inverse qu'un ressenti non assorti de conditions de vie commune ne présente qu'un intérêt marginal. C'est ici le moment de dissiper un doute. L'usage de l'expression « classe politique » témoigne d'une dynamique

---

<sup>138</sup> Nous pensons notamment à la lettre ouverte de Fientje Moerman, que nous évoquerons *infra*.

<sup>139</sup> M.-H.BACQUE et Y.SINTOMER, Affiliations et désaffiliations en banlieue. Réflexions à partir des exemples de Saint-Denis et d'Aubervilliers

<sup>140</sup> P.BOURDIEU, « La distinction », p.536

<sup>141</sup> P.BOURDIEU, « La distinction », p.541

<sup>142</sup> F.LEBARON, *op.cit.*, p.286

sociale qu'il serait dommage de négliger. Les principes de représentation, mimétique ou juridique<sup>143</sup>, ne sauraient s'accommoder d'une relation marquée par la prise de distance, les intérêts opposés et des rapports de pouvoir sans contrepartie. Qui plus est, comme nous l'avons vu avec Bourdieu, le discours sur les classes est loin d'être exempt de performativité et son énonciation peut donc entraîner des changements sociaux.

Le principe d'identification, ne nous en cachons pas, souffre d'une certaine limite. S'il dépasse la situation d'une conscience de classe, il ne peut éclairer que l'analyse d'une seule classe, dès lors que l'idée que les membres d'un groupe se font d'autres individus ne peut pas primer sur l'identification de ces derniers à un groupe. Ici encore, des catégories peuvent ne pas correspondre. Il appartient donc au chercheur de limiter son travail à l'analyse d'un groupe ou, et ceci semble plus riche, de confronter les identifications.

Il est utile de préciser qu'en réalité nombre d'écrits, de tradition marxiste notamment, pêchaient de la même manière en ne s'intéressant qu'au sort d'une des classes de la structure de classe proposée. C'est en ce sens que l'étude des positions individuelles –fussent-elles contradictoires– d'Erik Olin Wright constitue une remarquable manière d'éviter ces questions.

Nous pensons, à l'issue de cette triple confrontation de la classe politique, que le concept peut, pour l'exprimer trivialement, tenir la route. La restriction des relations de production à quelques principes opérants ; la tangibilité des rapports de pouvoir au sein de la relation mandataires/mandés et, assurément, le principe selon lequel la dimension politique et sociale de l'objet qu'est la classe est déterminée par le sentiment d'appartenance de ses membres, permettent une définition de la classe politique et de ceux qui en sont exclus. Il existe une fracture entre le personnel politique qui concentre les moyens de production de l'opinion et jouit de connaissances inaccessibles et le reste de la société qui accorde son assentiment. Cette fracture est largement alimentée par le sentiment de distanciation, renforçant encore la logique.

---

<sup>143</sup> Nous avons compris qu'une représentation mimétique semble perdue d'avance, vu la relative fermeture du monde politique. Mais la représentation dite *juridique*,

## CONSIDERATION FINALES

Après avoir longuement discuté des controverses et éléments importants à la compréhension de l'analyse de classe et suite au développement du postulat de l'identification, nous les avons confrontés à la notion et à l'idée de classe politique.

Nous avons démontré en quoi ladite expression était audible, il reste encore à déterminer en quoi elle pourrait être intéressante.

En effet, avant de conclure véritablement et de nous prononcer au sujet de la possibilité de l'existence de la classe politique, nous aimerions encore répondre à quelques questions concernant la mise en pratique et l'intérêt de la notion de classe politique. Ainsi, nous discuterons au sujet de son usage, de sa limitation et de la nature de l'analyse à laquelle elle peut donner lieu. Le lecteur est également en droit de se demander si cette classification nouvelle apporte un regard neuf sur les rapports sociaux ou permet juste d'éclaircir quelques errements taxinomiques.

### Quand parle-t-on de « classe politique » ?

Dans la presse, le vocable de classe politique apparaît généralement lorsque des acteurs politiques, aussi divisés soient-ils, s'accordent consensuellement sur des principes ou des attitudes à adopter<sup>144</sup>.

Plus intéressant, l'on évoque également la classe politique pour signifier que celle-ci semble éloignée de « réalités du terrain », ou, plus largement, que le quotidien de ses membres diffère largement de celui de la population. Ainsi, une des rares caractéristiques que nous pouvons attribuer au « populisme », terme à manier avec précaution, est la tendance à mettre l'accent sur la dissociation marquée entre le personnel politique et « le peuple »<sup>145</sup>.

Notons que cette dissociation n'est pas défavorable au peuple par nature. Le principe d'identification que nous avons tenté de développer entend surtout mettre en avant l'existence

---

<sup>144</sup> Ainsi, la classe politique pourrait s'indigner d'un parachute doré, se rendre à un enterrement, obtenir un *consensus* sur l'utilité de réformer l'une ou l'autre politique publique, ...

<sup>145</sup> J.JAMIN, « L'imaginaire du complot. Discours d'extrême droite en France et aux Etats-Unis », p.91

d'intérêts opposés, sans qu'ils débouchent immanquablement sur une relation de domination. Ainsi, la lettre adressée par Fientje Moerman<sup>146</sup> renverse le sens de la plainte et témoigne de conditions communes et de la souffrance due au manque de crédit accordé par les agents situés en dehors du jeu politique. Selon elle, les professionnels de la politique vivent dans l'irrespect et la peur constante, notamment alimentée par le fait d'être en représentation permanente et d'être continuellement soucieux de son score électoral.

Ainsi, il conviendrait de tempérer le principe selon lequel *là où finit le parti, commence la classe subordonnée*<sup>147</sup>. Notons toutefois que la ligne de démarcation proposée semble pertinente dès lors que l'existence d'intérêts divergents et désordonnés dans le chef de la « classe subordonnée » pèse peu face à la revendication unique de la modification du *statu quo* de l'autorité<sup>148</sup>.

### **Quelle limitation?**

Cette assertion demande une réflexion plus poussée sur la définition des attributs des classes.

Quand Raymond Aron disqualifiait les classes en catégories dirigeantes, *consortium* de puissants d'horizons différents remis au goût du jour par les « 99% », il évoquait bien sûr des multinationales et des groupes de pressions divers, mais n'oubliait pas les secteurs administratif et politique. Il en va de même pour le – moins nuancé – John Plamenatz. Chez les deux auteurs aux conclusions opposées, la présence des élus parmi ces classes – ou catégories, pour le premier – ne souffre d'aucune contestation.

Il existe, nous l'avons vu, une concentration du pouvoir aux mains de quelques-uns, dans une relation interdépendante et marquée par une certaine fermeture. Il serait intéressant de disposer de chiffres sur la mobilité sociale intergénérationnelle<sup>149</sup>, soit reproduction sociale, de manière à objectiver la réflexion sur la socialisation entre élus et apparentés. Un président de parti nous confiait à cet égard qu'après deux mandats électifs, surtout

---

<sup>146</sup> F.MOERMAN, « Ontluisd, verguisd en angstig », De Standaard, 11/12/2013

<sup>147</sup> R.DAHRENDORF, *op.cit.*, p.315

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> L.CHAUVEL, *op.cit.*, p.338

professionnels, le représentant s'accoutumait à une série de données, de manière de fonctionner ou de mode de vie qui n'avaient rien à voir avec l'expérience des représentés<sup>150</sup>.

Reste que, pour l'analyste, la classe politique a cet avantage certain de pouvoir distinguer sans peine ceux qui ne peuvent qu'exercer une influence sur le pouvoir politique et ceux qui l'exercent ou ont vocation à l'exercer.

### **Quelle analyse de classe pour la catégorie politique ?**

Pouvoir identifier facilement, c'est une chose ; encore faut-il pouvoir s'en servir.

L'application stricte des concepts d'exploitation pour qualifier les relations entre le personnel politique et ses mandants paraît funambulesque, sauf à supposer que le lecteur ne recule pas devant quelques contorsions intellectuelles visant à « faire coller » les concepts à tout prix – ce que nous avons évité de lui imposer.

La classe politique révèle-t-elle un glissement sémantique, réduction générale de la société de classes ou le murmure d'une domination ressentie ?

S'il y a glissement sémantique, et c'est ce que nous pensons, c'est que la classe d'aujourd'hui ne peut être aussi déterminante. Les inégalités héritées sont parfois criantes, et réduisent considérablement les chances d'accès à l'éducation, l'information ou la propriété - des moyens de production ou non. Mais certaines données, comme par exemple le vote ou même l'identification de ses compères et de ses dominants ne s'explique pas par la position dans les rapports de production, d'autant que celle-ci est de plus en plus compliquée à cerner. La classe sociale dans sa forme classique ne permet plus, si tant est qu'elle l'a fait, d'avoir une compréhension globale de la société.

Ainsi, le glissement sémantique n'a pas qu'une répercussion lexicale. Il peut signifier soit l'avènement d'une nouvelle domination ; soit l'étiollement de l'ancienne ou, à tout le moins, sa mise en sourdine.

---

<sup>150</sup> Entretien avec Olivier Deleuze

## Quel intérêt ?

Intéressons-nous à présent à la pertinence et à l'intérêt que peut revêtir la notion de classe politique.

Nous reprochions à Marx l'entremêlement – parfois contradictoire – entre ses positions théoriques et politiques. Dans le même registre d'idées, Raymond Aron prescrit à toute *enquête sociologique qui se veut scientifique et non idéologique de prendre pour point de départ non la classe dirigeante mais les catégories dirigeantes*<sup>151</sup>. Ce faisant, il limite le champ d'application des classes, auquel il adosse une dimension idéologique. Parler de classes, en quelque sorte, reviendrait à identifier le malveillant ayant vocation à un jour tomber.

Il s'agit à la fois d'une critique audible et d'un fondement pour l'élargissement de l'appellation de classe. En effet, le principe d'identification est amené à reposer sur une polarisation assumée par les agents. Le problème étant, comme nous l'avons souligné, qu'un groupe supposé par un ensemble d'acteurs ne fait pas systématiquement lui-même l'objet d'une identification. Aron balayait ainsi l'hypothèse d'un corps dirigeant uniforme et conscient, nous espérons que la limitation au politique offre plus de cohérence. Le choix de ce personnel politique écarte donc des acteurs influents, mais permet de recentrer l'analyse sur un corps identifiable et dépositaire de l'autorité étatique – ce qui fait des ceux qui cherchent à l'influer des agents secondaires<sup>152</sup>.

Le coup d'envoi de ce mémoire est en quelque sorte donné par la polysémie supposée du vocable de « classe ». Traditionnellement, l'analyse de classe permet d'expliquer et de prévoir des comportements, parmi lesquels le vote. L'analyse de classe a donc souffert de la perte de la prédictibilité du vote, avec la disparition du vote à gauche jugé systématique<sup>153154</sup>.

---

<sup>151</sup> R.ARON, « Catégorie dirigeante ou classe dirigeante ? », pp.11-12

<sup>152</sup> R.DAHRENDORF, « Classe et conflits de classe », p.

<sup>153</sup> Voyez notamment J.-M.DE WAELE et M.VIEIRA (*dir.*), « Une droitisation du vote ouvrier en Europe ? », Economica, Politique comparée, Bruxelles, 2011

<sup>154</sup> Même si d'aucuns jugent que le comportement électoral des classes populaires n'en est pas moins spécifique. Voyez F.LEBARON, « L'éternel retour du « retour des classes sociales » », p.281

La notion de classe peut néanmoins être utile, estiment certains, à condition de lui réserver un caractère analytique et critique<sup>155</sup>. Nous défendons un rafraîchissement de la notion de classe en appuyant sur l'objet pointé comme étant en berne: le discours de classe.

Au sujet de l'évolution vers l'individu que nous avons pointé comme élément explicatif de l'érosion de l'identité de classe<sup>156</sup>, Pierre Rosanvallon souligne l'importance, croissante selon lui, de la différenciation entre le citoyen (membre de la collectivité) et le travailleur (membre de la société civile)<sup>157</sup>. L'idée de sortir la classe des stricts rapports de production pour se pencher sur le champ politique s'inscrit dès lors dans un souci d'actualisation.

L'on peut néanmoins objecter que le choix de cette relation interdépendante marquée par la domination ne permet pas d'expliquer l'ensemble des faits sociaux. La domination s'exerce ici dans le champ politique et les dynamiques d'exclusion ne visent que la production de l'opinion et l'autorité relatives aux décisions publiques.

De plus, l'appellation de la non-classe politique pose question, notamment en ce sens que la structure de classe opposant deux forces bien définies ne trouve pas son reflet dans le cas qui nous occupe. [C]omment concevoir une démocratie composée d'une classe politique et d'une classe non politique<sup>158</sup> ? A cette question, nous répondons que c'est la forme plus que le fond qui pose problème. Ceux qui n'appartiennent pas à la classe politique ne sont pas pour autant « non-politiques ». Leur influence existe, leur assentiment est nécessaire, mais leurs conditions de vie et la maîtrise qu'ils ont de l'appareil idéologique et décisionnel est structurellement moindre. Ceci n'englobe pas l'ensemble de la vie des individus engagés, mais il nous semble qu'eu égard à l'individualisation grandissante des parcours de vie, il est illusoire de vouloir dégager un unique rapport de force dont dépendent tous les facteurs de vie.

Notre intention initiale était d'apporter une critique sur un élément de terminologie *a priori* galvaudé. Nos réflexions nous ont essentiellement mené à interroger la notion même d'analyse de classe et le fait de pouvoir en pointer quelques principes et limites. La division de la société en professionnels de la politique et leurs mandants n'explique pas tout, les

---

<sup>155</sup> F.DUBET, *op.cit.*, p.79

<sup>156</sup> Voir p.9

<sup>157</sup> P.ROSANVALLON, « La nouvelle question sociale », p.117

<sup>158</sup> D.BERTRAND, « Classe politique : cet étrange concept », Libération, 10/10/1998

mécanismes de différenciation ne s'appliquent qu'à une relation particulière, mais cette dernière mérite d'être étudiée.

## CONCLUSION

La classe, est à la fois un objet analytique, idéologique et politique. Ce constat n'a rien d'une troublante évolution, tant et si bien que nous nous sommes échinés à montrer combien l'ambivalence du terme traversait les époques et les courants, parfois au détriment de la clarté des démonstrations.

Dans l'observance d'une frontière mal définie, les sources récentes se font le fer de lance d'un *renouveau*, louant les vertus analytiques de la classe et attribuant sa désaffection passée – ou en cours de l'être – au défaut *discours de classe articulant, de manière nouvelle, une explication théorique des inégalités à un projet politique de transformation sociale* [...]<sup>159</sup>.

Il nous semble opportun de soumettre une démarche parallèle, en nous proposant de mettre en avant les mécanismes d'identification sous-jacents à ce discours, en insistant ainsi sur la dimension politique et sociale des classes.

En prenant l'exemple de la classe politique, nous ne faisons au départ que nous pencher sur une expression populaire dont les contours théoriques sont flous, à tout le moins. Néanmoins, des similitudes avec l'abondante littérature plus ou moins contemporaine nous permettent de dire qu'une analyse élevant les mandataires professionnels et leur entourage en classe politique ne relèvent pas de l'extravagance théorique. L'idée d'une fracture professionnelle autour de l'exercice de la politique amenant à une divergence d'intérêts exprimés au sein d'une relation d'interdépendance correspond à plusieurs critères de définition minimale de la classe.

Entendons-nous bien : ces correspondances n'attestent pas pour autant de l'existence d'une classe politique sur un territoire ou une population donnés. Notre apport, qui n'est pas soutenu par des démonstrations empiriques de sentiment d'appartenance<sup>160</sup>, est exclusivement théorique. Il permet la réflexion sur la relation entre le personnel politique et ses mandants, mais plus largement de l'héritage, l'actualité et les enjeux de l'analyse de classe.

---

<sup>159</sup> C.DUBAR, *op.cit.*, p.43

<sup>160</sup> L'on pourrait imaginer un questionnaire gradation des appartenances, à la manière des études de Benoit et Maurice présentées in C.DUBAR, *op.cit.*

## REMARQUES METHODOLOGIQUES

Le fait de se pencher sur une expression en remarquant dès l'origine qu'aucune définition ne lui est attribuée n'offre pas le confort d'un cadre de recherche préétabli au chercheur qui s'y attèle.

La seule certitude était de poser, afin de savoir si la classe politique pouvait satisfaire à une analyse en termes de classes sociales traditionnelles, les caractéristiques d'une réflexion de ce genre.

Vu l'importance de l'identification, nos premières envies étaient de confronter ce *corpus* théorique. La réalisation d'une large enquête relative au sentiment d'appartenance à une classe a été jugé –à juste titre– trop ambitieux par notre promoteur dans le cadre d'un mémoire. Les utilisations publiques de l'expression de « classe politique » sont selon nous trop disparates pour en réaliser une analyse. Finalement, les entretiens exploratoires que nous avons sollicités il y a près d'un an avec les présidents de partis francophones<sup>161</sup> furent riches d'enseignements et de conseils mais n'offrirent que très peu de matériau exploitable. Comme un des lecteurs nous le renseignait, ces rencontres étaient vouées à une manifestation d'un biais de désirabilité, amenant les personnalités interrogées à finalement nous dire ce que nous voulions entendre et ne permettant ni de capter la position d'un parti, ni d'être sûr que le témoignage, s'il avait été recueilli par quelqu'un d'autre, aurait été équivalent. D'aucuns diraient que cette expérience traduit la distanciation entre le personnel politique et ceux qui n'en sont pas.

Il était donc utile de bâtir un cadre théorique le plus solide possible, en diversifiant au possible les sources afin de s'imprégner d'une foule de définitions de la classe, la conscience de classe ou la professionnalisation du politique.

---

<sup>161</sup> Nous avons été reçus par Richard Miller (24/09), Olivier Deleuze (25/09) et Paul Magnette (7/10) en l'absence de Charles Michel), sans jamais obtenir de réponse de la part de Benoît Lutgen, Peter Mertens, Olivier Maingain, Laurent Louis et Mischaël Modrikamen .

# BIBLIOGRAPHIE

## Articles

R.ARON, « Catégorie dirigeante ou classe dirigeante ? », *in* Revue française de science politique, 1965 (1), pp. 7-27

M.-H.BACQUE et Y.SINTOMER, « Affiliations et désaffiliations en banlieue. Réflexions à partir des exemples de Saint-Denis et d'Aubervilliers », *in* Revue française de sociologie, 2001 (2), pp. 217-249

S.BEAUD, « La gauche et les classes sociales : de l'éclipse au renouveau », *in* Mouvements, 2007 (2), pp. 66-78

F.BLOCK, « The Ruling Class Does Not Rule », *in* Socialist Revolution, 1977 (3), pp.6-27

P.BOURDIEU, « Espace social et genèse des « classes » », *in* Actes de la recherche en sciences sociales, 1984 (6), pp. 3-14

P.BOURDIEU, « What makes a social class? On the theoretical and practical existence of groups », *Berkeley Journal of Sociology*, Vol. 32, 1987, pp.1-17

L.CHAUVEL, « Le retour des classes sociales ? », *in* Revue de l'OFCE, 2001 (4), pp. 315-359

D.DOLOWITZ et J.JOHNSTON, « Marxism and Social Class », *in* A.GAMBLE, D.MARSH et T.TANT (ed.), « Marxism and Social Science », University of Illinois Press, 1999, pp.129-151

C.DUBAR, « Société sans classe ou sans discours de classe ? », *in* Lien social et politique, 2003 (1), pp.35-44

F.DUBET, « Que faire des classes sociales ? », *in* Lien social et politique, 2003 (1), pp.71-80

D.GAXIE, « Les enjeux citoyens de la professionnalisation politique », *in* Mouvements, 2001 (5), pp.21-27

A.GIDDENS, « Class structuration and class consciousness », *in* A.GIDDENS et A.HELD (ed.), « Classes, Power and Conflict : Classical and Contemporary Debates », University of California Press, Berkeley, 1985, pp.157-174

J.-K.GIBSON-GRAHAM et RICCIO, « “After” Development : Re-imagining Economy and Class », *in* J.-K.GIBSON-GRAHAM, S.RESNICK et R.WOLFF, « Re/Presenting Class. Essays in postmodern Marxism », Duke University Press, Londres, 2001, pp.158-181

- J.GOLDTHORPE et G.MARSHALL, « The Promising Future of Class Analysis : A Response to Recent Critics », *in* *Sociology*, 1992 (3), pp.381-400
- M.JACQUEMAIN, « Le capitalisme opportuniste. Contexte économique et social de la résurgence de l'extrême-droite », *in* J.BEAUFAYS, « Pour la démocratie : contre l'extrémisme liberticide », Editions de l'ULg, Liège, 2000, pp. 49-66.
- M.JACQUEMAIN, « Pouvoir et consentement : quelques réflexions impressionnistes », *in* C.DUBOIS, F.SCHOENARS et D.VRANKE, « Penser la négociation. Mélanges en hommage à Olgierd Kuty », de Boeck, Bruxelles, 2008, pp.143-152
- F.LEBURON, « L'éternel retour du « retour des classes sociales » », *in* *Revue Française de Socio-Économie*, 2012 (2), pp.281-287
- K.MARX, « Lettre à Paul Annenkov », 1846, *in* F.ENGELS et K.MARX, « Etudes philosophiques », Editions Sociales, Paris, 1961, pp.147-151
- B.NORTON, « Reading Marx for Class », *in* .-K.GIBSON-GRAHAM, S.RESNICK et R.WOLFF, « Re/Presenting Class. Essays in postmodern Marxism », Duke University Press, Londres, 2001, pp.23-55
- J.PLAMENATZ, « La classe dirigeante », *in* *Revue française de Science politique*, 1965 (1), pp.28-39
- N.POULANTZAS, « On Social Classes », *in* A.GIDDENS et A.HELD (ed.), « Classes, Power and Conflict : Classical and Contemporary Debates », University of California Press, Berkeley, 1985, pp.101-111
- A.PRZEWORSKI, « Material Interests, Class compromise and the State », *in* A.PRZEWORSKI, « Capitalism and Social Democracy », Cambridge University Press, Cambridge, 1985, pp.171-203
- A.PRZEWORSKI, « Proletariat into a Class : The Process of Class Formation », *in* *Political Society*, 1977 (4), pp.343-401
- A.PRZEWORSKI, « Deliberation and Ideological Domination », *in* J.ELSTER (ed.), « Deliberative Democracy », Cambridge University Press, Cambridge, 1998, pp.140-160
- S.RESNICK et S.WOLF, « The Diversity of Class Analysis : A Critique of Erik Olin Wright and Beyond », *in* *Critical Sociology*, 2003 (1), pp.7-28
- S.RESNICK et S.WOLF, « Classes in Marxian Theory », *in* *Review of Radical Political Economics*, 1981 (1), pp.1-18
- P.VAN PARIJS, « A Revolution in Class Theory », *in* *Politics & Society*, 1987, pp.453-482
- E.O.WRIGHT, « Rethinking, Once Again, the Concept of Class Structure », *in* E.O.WRIGHT *et al.*, « The Debate on Classes », Verso, Bristol, 1989, pp.269-348

E.O.WRIGHT, « Social Class », in G.RITZER, «Encyclopedia of Social Theory», Sage, 2005, p.718

### Ouvrages

J.L.AUSTIN, « How to do things with words? », Clarendon Press, Oxford, 1962, 121 p.

L.BOLTANSKI et E.CHIAPELLO, « Le nouvel esprit du capitalisme », Gallimard, Paris, 2011, 971 p.

P.BOURDIEU, « La Distinction », Les éditions de minuit, Paris, 1979, 670 p.

P.BOUFFARTIGUE (dir.), « Le retour des classes sociales », La dispute, Paris, 2004, 286 p.

C.BAUDELOT et R.ESTABLET, « Maurice Halbwachs, communication et société »,

R.CASTEL, « La montée des incertitudes », Points, Paris, 2009, 457 p.

R.CASTEL, « Les métamorphoses de la question sociale », Fayard, Paris, 1995, 491 p.

R.DAHRENDORF, « Classes et conflits de classes dans la société industrielle », Mouton, Paris, 341 p.

R.DAHL, « Who governs ? », Yale University Press, New Haven, 1961, 517 p.

F.DUBET, « Les inégalités multipliées », Editions de l'Aube, Paris, 2001, 120 p.

F.DUBET, « Les places et les chances », Seuil, 2010, 119 p.

J.-M.DE WAELE et M.VIEIRA (dir.), « Une droitisation du vote ouvrier en Europe ? », Economica, Politique comparée, Bruxelles, 2011, 218 p.

F.ENGELS, « Anti-Dühring », version en ligne disponible <https://www.marxists.org/archive/marx/works/1877/anti-duhring/> (dernière consultation le 5/04/2014)

F.ENGELS et K.MARX, « Le Manifeste du Parti Communiste », Livre de Poche, Paris, 1973, 153p.

D.GAXIE, « Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique », Editions du Seuil, Paris, 1978, 269 p.

A.GIDDENS, « The Class Structure of Advanced Societies », Harper Torchbooks, Londres, 1975, 336 p.

A.GIDDENS et A.HELD (ed.), « Classes, Power and Conflict : Classical and Contemporary Debates », University of California Press, Berkeley, 1985, 646 p.

- J.JAMIN, « L'imaginaire du complot. Discours d'extrême droite en France et aux Etats-Unis », Amsterdam University Press, Amsterdam, 2009, 342 p.
- P.LEHINGUE, « Le vote, approches sociologiques de l'institution et des comportements électoraux », La Découverte, Paris, 2011, 287 p.
- G.LUKACS, « Histoire et conscience de classe », Les éditions de minuit, Paris, 1960, 417 p.
- S.LUKES, « Power : a radical view », Palgrave Macmillan, Basingstoke, 2005 (2<sup>ème</sup> édition), 192 p.
- B.MANIN, « Principes du gouvernement représentatif », Champs, Paris, 1995, 319 p.
- G.MARSHALL, « Repositioning Class : social inequality in industrial societies », SAGE Publications, Londres, 1997, 232 p.
- K.MARX, « Le Capital », version en ligne disponible <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-I/> (dernière consultation le 26/05/2014)
- K.MARX, « Le 18 Brumaire », version en ligne disponible [http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx\\_karl/18\\_brumaine\\_louis\\_bonaparte/18\\_brumaine\\_louis\\_bonaparte.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/18_brumaine_louis_bonaparte/18_brumaine_louis_bonaparte.pdf) (dernière consultation le 28/04/2014)
- K.MARX, « Misère de la philosophie », version en ligne [http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx\\_karl/misere\\_philo/Marx\\_Misere\\_philo.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/misere_philo/Marx_Misere_philo.pdf) (dernière consultation le 28/05/2014)
- R.MICHELS, « Les partis politiques : Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties », Flammarion, Paris, 1919, 313 p.
- T.PIKETTY, « Le capital au XXIème siècle », Seuil, Paris, 2013, 970 p.
- P.ROSANVALLON, « La nouvelle question sociale », Seuil, Paris, 1995, 223 p.
- J.SCHUMPETER, « Capitalism, Socialism and Democracy », Harper Torchbooks, New York, 1962, 431 p.
- J. SCHUMPETER, « Impérialisme et Classes sociales », Flammarion, Paris, 1984, 290 p.
- E.SIEYES, « Qu'est-ce que le Tiers Etat ? », Quadrige, Presses Universitaires de France, Paris, 1989, 93 p.
- E.P.THOMPSON, « The Making of the English Working Class », Penguin Classics, Londres, 2013, 958 p.
- E.TODD, « Après la démocratie », Gallimard, Paris, 2008, 311 p.
- J.WELSHMAN, « The Underclass : history of the excluded, 1880-2000 », Continuum, Londres, 304 p.

E.O.WRIGHT, « Class Counts : comparative studies in class analysis », Cambridge University Press, Cambridge, 1997, 576 p.

E.O.WRIGHT, « Classes », Verso, Londres, 1985, 344 p.

C.WRIGHT-MILLS, « The Power Elite », Oxford University Press, Oxford, 1965, 448 p.

C.WRIGHT-MILLS, « Les cols blancs », Points, Paris, 1966, 411 p.

#### Articles de presse

D.BERTRAND, « Classe politique : cet étrange concept », Libération, 10/10/1998, [http://www.liberation.fr/tribune/1998/10/10/classe-politique-cet-etrange-concept\\_250478](http://www.liberation.fr/tribune/1998/10/10/classe-politique-cet-etrange-concept_250478)

E.MAURIN, « Les politiques fantasment une classe moyenne qui n'existe pas » 24/01/2012 <http://www.mediapart.fr/journal/france/170112/eric-maurin-les-politiques-fantasment-une-classe-moyenne-qui-nexiste-pas>

F.MOERMAN, « Ontluisd, verguisd en angstig », De Standaard, 11/12/2013 [http://www.standaard.be/cnt/dmf20131210\\_00880967\\_Fientje\\_Moerman](http://www.standaard.be/cnt/dmf20131210_00880967_Fientje_Moerman)

G.ROUBAUD-QUASHIE « Une lutte des classes sans « classe ouvrière » ? », Mediapart, 15/10/2013 <http://blogs.mediapart.fr/edition/la-revue-du-projet/article/151013/une-lutte-des-classes-sans-classe-ouvriere-paul-bouffartigue>